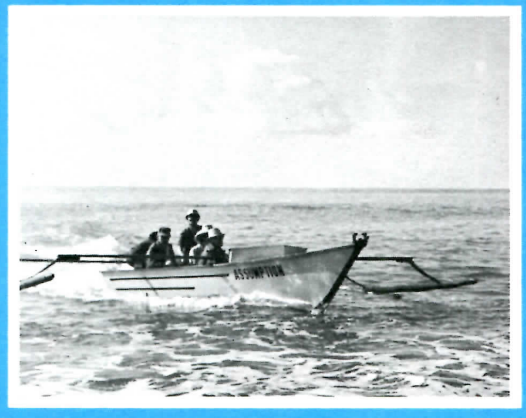
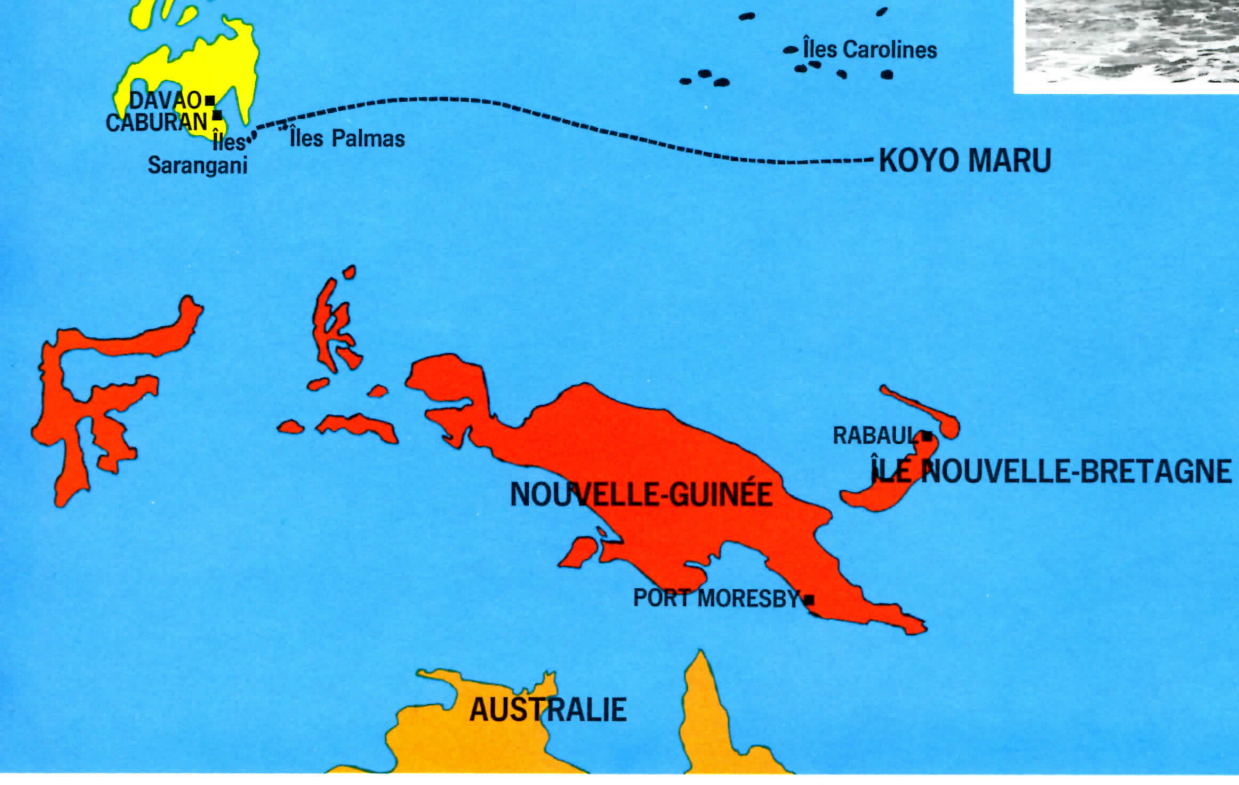
37 JOURS à la DÉRIVE

50e ANNIVERSAIRE
MISSIONS ÉTRANGÈRES
Novembre-Décembre 1971 / No 6

1500 milles à la dérive





PAGE COUVERTURE :

Aux prises avec l'orage, la frêle embarcation de l'abbé Marcel Loiselle, p.m.é., et de ses six compagnons philippins, au moment où ils allaient s'engager dans le chenal Sarangani qu'il leur fallait traverser pour se rendre à l'île du même nom, le 11 juin dernier (cf. p. 8). (Illustration: M. S. Tremblay).

ILLUSTRATIONS
ET PHOTOGRAPHIES :

M. S. Tremblay: pp. 2, 4, 6, 10, 12, 17, 19, 20, 22, 26, 29; E. Montambault: p. 2; Missions-Etrangères: pp. 31-34.

Courrier de la 2e classe. Enregistrement no 0994. Dépôt légal — Bibliothèque Nationale du Québec.

ÉDITORIAL

37 jours à la dérive

"Je t'apporte une centaine de pages de notes pour ton prochain numéro de revue... d'ailleurs j'en aurais assez pour rédiger un volume, tu sais!" C'est Marcel Loiselle qui me parle, le rescapé après 37 jours de dérive en haute mer.

Par ailleurs, le lendemain, quelqu'un m'aborde pour me faire part de son inquiétude: "Tu n'as pas l'intention de faire tout un numéro de revue sur l'aventure de Marcel Loiselle? Il me semble que lui donner tant d'importance aidera encore à perpétuer cette vieille idée que la vie missionnaire est une vie d'aventures".

Pas une aventure!

Sans doute que la vie missionnaire n'est pas une vie d'aventures, au sens où nous ont habitués les livres ou les films à la Tarzan. Elle peut se dérouler au coeur de centres urbains encore plus industrialisés qu'aucune ville canadienne. Et si elle s'exerce aussi dans la brousse, sous des formes extrêmement variées, son objectif est toujours l'évangélisation.

Mais une expérience de vie

Cependant, le missionnaire, pas plus que quiconque, n'échappe aux circonstances qui font la trame de la vie d'un milieu. Et si la vie de ce milieu est parsemée d'embûches et de périls physiques, qu'on n'accuse pas le missionnaire de jouer au héros ou à l'aventurier! Qu'on apprécie plutôt ses efforts pour partager le mieux possible le destin des hommes avec lesquels il vit et qu'il est allé rencontrer au nom de l'Evangile du Christ.

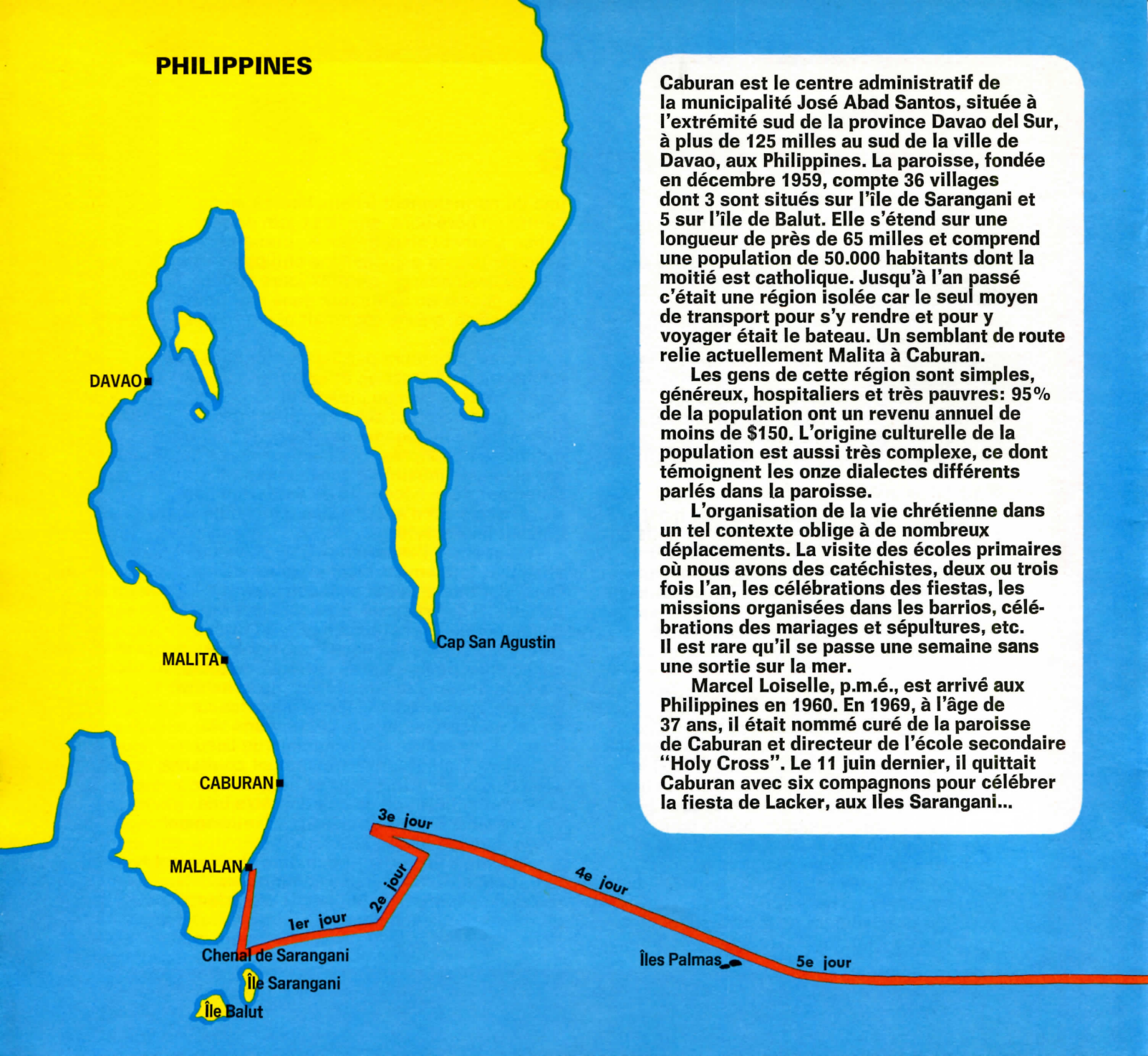
C'est précisément pour aller rencontrer des gens de sa paroisse, mais vivant sur une île normalement à deux heures du centre en hors-bord, que le 11 juin dernier l'abbé Marcel Loiselle, p.m.é., prenait la mer avec six jeunes compagnons philippins. Au lieu de deux heures, c'est 37 jours qu'ils durent passer en haute mer dans leur petite embarcation, qui ne contenait ni nourriture, ni eau potable.

Trente-sept jours perdus en mer dans une minuscule embarcation et en sortir sains et saufs, c'est beaucoup plus qu'une aventure. C'est de la part de l'abbé Loiselle, l'expérience d'une pédagogie de groupe infiniment optimiste et adaptée. Les sept membres de cet équipage inusité se convainquirent tellement de la nécessité de garder un bon moral que c'est d'abord grâce à lui qu'ils doivent leur survie.

C'est aussi l'expérience d'un abandon absolu et totalement inconditionné à Dieu. Cette confiance et cet abandon peuvent paraître, à des regards superficiels, pratiquement une aliénation. En fait, ils furent pour ceux qui les ont vécus une prise de conscience de la fragilité extrême de toute vie humaine en face des forces de la nature; une perception renouvelée et approfondie de ce qui fait vraiment le coeur d'une vie humaine: la réalité fondamentale du Dieu d'Amour et une relation totalement confiante avec Lui; et un effort pour se modeler sur le patron définitif de ce que doit être une vie humaine, c'est-à-dire Jésus à Gethsémani: "Père, que ta volonté soit faite!"

Au-delà d'une aventure, même absolument extraordinaire, c'est à une communion profonde à cette exceptionnelle expérience de foi que nous convions nos lecteurs.

Alphonse Proulx, p.m.é.



Caburan est le centre administratif de la municipalité José Abad Santos, située à l'extrémité sud de la province Davao del Sur, à plus de 125 milles au sud de la ville de Davao, aux Philippines. La paroisse, fondée en décembre 1959, compte 36 villages dont 3 sont situés sur l'île de Sarangani et 5 sur l'île de Balut. Elle s'étend sur une longueur de près de 65 milles et comprend une population de 50.000 habitants dont la moitié est catholique. Jusqu'à l'an passé c'était une région isolée car le seul moyen de transport pour s'y rendre et pour y voyager était le bateau. Un semblant de route relie actuellement Malita à Caburan.

Les gens de cette région sont simples, généreux, hospitaliers et très pauvres: 95% de la population ont un revenu annuel de moins de $150. L'origine culturelle de la population est aussi très complexe, ce dont témoignent les onze dialectes différents parlés dans la paroisse.

L'organisation de la vie chrétienne dans un tel contexte oblige à de nombreux déplacements. La visite des écoles primaires où nous avons des catéchistes, deux ou trois fois l'an, les célébrations des fiestas, les missions organisées dans les barrios, célébrations des mariages et sépultures, etc. Il est rare qu'il se passe une semaine sans une sortie sur la mer.

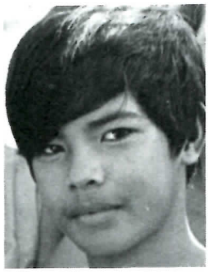
Marcel Loiselle, p.m.é., est arrivé aux Philippines en 1960. En 1969, à l'âge de 37 ans, il était nommé curé de la paroisse de Caburan et directeur de l'école secondaire "Holy Cross". Le 11 juin dernier, il quittait Caburan avec six compagnons pour célébrer la fiesta de Lacker, aux Iles Sarangani...

Leticia

Roberto

M. Loiselle

Nelida



Vivencio

Evangéline

Ceriaco

1er jour, vendredi le 11 juin

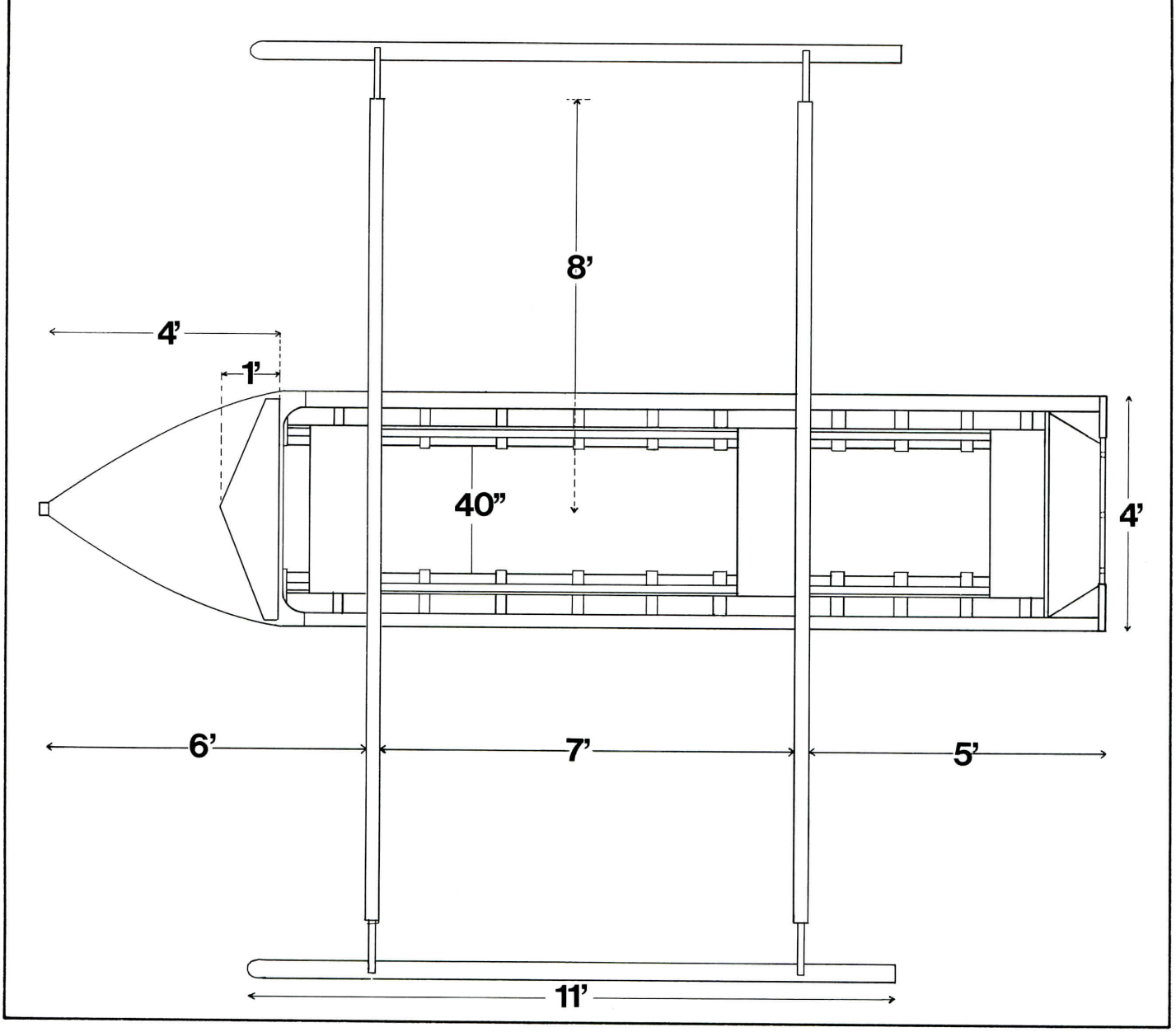
Pieds nus dans le sable tiède sous les cocotiers bordant la plage, j'ai peine à contenir mon impatience. Chaque nouveau départ en mer déclenche inévitablement cette émotion unique et délicieuse: l'inconnu à affronter, la mer, à la fois capricieuse, maternelle, impitoyable, toute-puissante.

J'ai pourtant bien d'autres soucis ce matin. La *banca,* notre petite embarcation, n'est pas prête. Et la mer, il faut l'affronter tôt le matin, avant qu'elle ne s'éveille tout à fait. Il est déjà neuf heures trente. Le sable exposé de la plage craque maintenant de chaleur et l'air ambiant se joue à déformer notre vision. Pat, le faiseur de bancas, achève de rallonger les *sico-sico,* ces pièces de bois et de métal courbées et souples comme des doigts qui maintiennent les flotteurs de bambous agrippés aux *tarik* ou balanciers transversaux. Il reste à fixer les bambous aux *sico-sico* par un brélage en corde de nylon. J'ai bien envie d'y mettre la main, mais Roberto est déjà là pour aider. Accroupi, démêlant le nylon, Roberto est un grand gars de 27 ans, plutôt imperturbable, les yeux rieurs, qui nous aide comme sacristain et homme à tout faire. Il est habile et expérimenté. On peut lui faire confiance.

Vivencio, un gars de treize ans, débrouillard, un peu grand pour son âge: ses parents sont assez à l'aise, et il mange bien à la maison. Ceriaco, un petit bout d'homme de douze ans, tout de nerfs.

Les filles sont là aussi, toutes prêtes. Leticia, dix-huit ans, Nelida, dix-sept, et Evangéline, quatorze. Elles fredonnent nonchalamment les chants et hymnes visayens de la messe. Je ne regrette pas trop d'avoir finalement cédé à leurs demandes réitérées de m'accompagner. Ce petit voyage aux Iles leur servira de *regalo,* genre de récompense-remerciement pour leur dévouement au service de l'Eglise.

Tous ont bien hâte de partir. Je scrute attentivement la mer vers le nord, espérant toujours voir apparaître Vic, le capitaine-mécanicien de la banca. Parti reconduire sa femme à l'hôpital de la ville, à quelque cent vingt-cinq milles au nord, il devait revenir ce matin. Mais j'ai moi-même piloté en haute mer tellement souvent que je ne m'inquiète pas outre mesure. On s'en tirera sans doute comme d'habitude. La mer dort encore malgré l'heure avancée, et les quelques petits nuages perdus dans l'immensité du ciel ne laissent présager aucune saute d'humeur. On serre le dernier noeud retenant le flotteur de gauche. Un cri: *"Andam na!" "C'est prêt!"* déclenche une activité fébrile. On apporte le moteur, un Evinrude 40 forces. Puis avec des gestes quasi rituels créés par l'habitude, on le met en place, on l'agraffe, serrant les deux vis en même temps. Les quatre bidons à essence trouvent leur coin habituel à l'arrière. En un rien de temps les valises s'entassent au milieu, les toiles protectrices s'étendent par-dessus, les



Avec ses flotteurs de bambou et un bon moteur, la *banca* peut braver la mer la plus déchaînée. Mais ses dimensions fort exiguës et son équipement limité ne se prêtent qu'à des voyages de courte durée, les seuls d'ailleurs exigés par le ministère.

souliers de plage atterrissent à l'endroit commode sur le plancher en lattes de bambou. Les hommes s'attellent aux tarik pour pousser la banca et lui faire traverser, sur des rouleaux, toute la largeur de la plage jusqu'à l'eau.

Le sable brûlant nous oblige à faire vite. Avant d'atteindre l'eau, les filles embarquent comme de coutume, et les hommes poussent la banca, l'arrière en premier, sans précaution, car la mer est calme. Avec les rames, on pointe la proue au sud, et on dit joyeusement au revoir aux compagnons occupés sur la grève à remonter les billots de lancement.

Le moteur démarre du premier coup. A mesure que l'on s'éloigne de la côte, la conversation monte; on rit, on chante. C'est l'euphorie mêlée d'un peu d'appréhension du voyage en mer. Les enfants grignotent quelques mangues vertes: c'est pique-nique pour eux. Nous en aurons pour deux à trois heures avant d'atteindre notre but, les îles Sarangani.

En mer, l'imagination vogue toujours au gré des flots. A droite, la côte défile son ruban de cocotiers alignés, de rochers rongés, de plages blanches parsemées de maisonnettes sombres, de forêts presque noires. Là-bas, à Lacker, aux Iles, les gens m'attendent. C'est leur fiesta, la fête patronale du village, la saint-Antoine de Padoue. Les gens des environs y seront attirés pour de joyeuses rencontres familiales. On y boira. On y dansera. On y jouera, dans les batailles de coqs et de chevaux, le peu d'argent qu'on a. Je me demande encore et toujours comment aider les gens à faire aussi de ces fêtes une vraie rencontre avec le Seigneur.

Nous voguons depuis quarante-cinq minutes déjà lorsque les vibrations irrégulières du moteur me tirent soudain de ma rêverie. J'ai beau jouer de ma main gauche avec l'accélérateur, rien n'y fait. Il fonctionne sur un seul piston. Je coupe les gaz.

— Qu'est-ce qui ne va pas? me demande Roberto.

— Je ne sais pas, lui dis-je laconiquement, en soulevant le moteur.

La première chose à vérifier: les bougies. Celle du bas est encrassée de carbone. Je la remplace par une neuve, faisant bien attention de ne rien échapper à l'eau. Tout se passe bien car la mer est assez calme.

Nous démarrons sans difficulté et tout de suite décidons de faire escale. Il est presque midi et nous sommes à mi-chemin de notre destination. Je coupe à angle droit et mets le cap sur Malalan où je sais que mon ami Miniato Castro nous recevra bien.

Dans sa maison ombragée sous un amas de plantes tropicales, il est tout heureux de nous offrir à dîner. Je profite de l'arrêt pour vérifier plus à l'aise le moteur. Le carburateur est bien réglé, les bougies propres. La plaque recouvrant les clapets régulateurs d'eau et d'échappement des gaz est très lâche. Lors de la réparation, le mécanicien a scellé les joints de culasse avec de la graisse au lieu de colle, et la chaleur a tout fait fondre. L'un des pistons, plus probablement celui du haut, a dû surchauffer par manque d'eau de refroidissement. Sans les outils nécessaires, je ne puis vérifier plus avant. Après avoir reboulonné minutieusement le tout, je m'attable pour jouir de l'excellente cuisine de madame Castro. Puis, exagérant une coutume philippine, je couronne mon repas de plusieurs grands verres d'eau.

Le départ s'effectue aisément, mais en hâte. Il pleut déjà dans le sud. De gros nuages sombres laissent tomber de longues traînées grises dans l'océan. Le vent surgit de nulle part. A peine avons-nous pris le large que des paquets de pluie nous tombent dessus, venant traîtreusement des montagnes. La visibilité diminue graduellement. Un immense mur grisâtre cherche à nous encercler et nous immobiliser. Les îles disparaissent, la côte s'estompe. Nous nous sentons seuls, prisonniers des éléments. Un lourd silence s'installe dans l'embarcation. La pluie s'infiltre partout et plusieurs commencent déjà à grelotter sous ses doigts glacés.

Je réduis la vitesse du moteur au minimum, tâchant de m'orienter selon les vagues qui atteignent maintenant dix pieds. Malveillantes et agressives, elles obligent continuellement la banca à se cabrer comme une monture apeurée. Les enfants, après une résistance courageuse contre le mal de mer, s'étendent l'un après l'autre au fond de la barque. Leticia frissonne sous sa chemisette glacée. Je lui donne mon manteau de pluie qui laisse passer l'eau, mais protège quand même des morsures du vent.

Une ondée tropicale comme celle-ci s'épuise ordinairement en quinze ou vingt minutes. Mais cela fait une heure que nous vidons la banca sans répit. Une certaine tension nerveuse causée par l'inquiétude commence à transparaître dans les yeux et les

gestes des plus jeunes. Enfin, le voile se perce et nous pouvons apercevoir une partie de l'Ile Sarangani. Dans une heure, nous serons à destination.

Les vagues se gonflent de façon inquiétante, et ce n'est qu'à vitesse réduite que nous essayons de progresser. Un vent très fort nous pousse vers le détroit de Sarangani qu'il nous faudra traverser de toute façon pour arriver aux Iles. En manoeuvrant pour aborder en douceur des lames abruptes de quinze à vingt pieds, le moteur a des ratés et recommence à ne fonctionner que sur un seul piston. J'ai beau l'arrêter, l'examiner, le repartir, rien n'y fait, malgré les deux bougies neuves. Et c'est ainsi qu'on se retrouve aux abords du chenal.

Le détroit entre la terre ferme et les Iles mesure environ sept milles de largeur. Au milieu du détroit et sur toute sa longueur, s'agite une barrière blanche d'écume rageuse d'une largeur d'environ trois milles. Les gens l'ont baptisé le chenal. Dangereux caprice de la nature et mangeur d'hommes. C'est un très fort courant marin, une espèce de nervure électrifiée de l'océan. Par temps calme, on le sent vibrer sous la coque du bateau; on le traverse vite, avec respect. Par mauvais temps... les pêcheurs qui ont pu en revenir n'ont pas trouvé les mots pour décrire leur terreur.

Cet après-midi, le temps vraiment est "mauvais". Le chenal: innommable. D'immenses murs, vert sombre à la base, translucides dans le haut, crêtés d'écume blanche, se lancent, s'entrecroisent, se frappent, s'écroulent en un chaos ahurissant. Impossible de passer avec notre moteur défectueux. Il faut retourner vers la terre ferme avant la tombée de la nuit. A la première occasion, je me cramponne au dos d'une vague énorme et vire brusquement vers la côte. Les enfants poussent un soupir de soulagement, car une fois engagé dans ce labyrinthe, on peut difficilement virer de bord sans chavirer. Parfois, le moteur, comme soulagé, tourne rond et hâte notre retour. La côte se rapproche, familière, accueillante, solide et chaleureuse pour des gens transis comme nous. Plus qu'un mille. On distingue fort bien les cocotiers et les maisonnettes qui viennent à notre rencontre dans le soir qui tombe. Soudain, tout se fige. Le moteur s'est éteint, la banca n'avance plus, les maisonnettes restent fixées là aux flancs des montagnes. Seule la noirceur descend inexorablement du ciel. Cinq heures trente. Dans un silence lourd d'appréhension, j'encourage mes compagnons à demeurer calmes, et je déplace les bagages pour leur donner un peu de confort.

Sous une pluie toute noire, pendant plus d'une heure, je travaille à réparer le moteur. Peine perdue. Je m'épuise à essayer de le remettre en marche. La corde du démarreur manuel regimbe sous chacune de mes tractions et m'aggrave une vieille blessure au doigt. La terre si proche, et les gens à l'abri dans leurs chaumières se préparent pour la nuit; comme nous les envions!

— *Pour ceux qui se sentent capables de ramer, il y a deux rames à l'avant,* leur dis-je.

Pas de réponse. Tous ont le mal de mer. Je commence donc seul à ramer en essayant de calculer combien il faudra de temps pour atteindre la côte. La réponse se présente assez vite: le fort courant et le vent de tempête se sont ligués pour nous tirer au large. Ramer s'avère absolument inutile. J'arrête; mais tous me prient de continuer. Avec douceur, je leur explique l'impossibilité pour un homme de faire avancer, contre la force des éléments déchaînés, le poids d'une banca de huit cents livres, plus les passagers, les bagages, plus le moteur et les bidons d'essence.

— *C'est s'épuiser pour rien,* leur dis-je.

Roberto qui est le premier à me comprendre, plonge l'ancre dans une mer déformée, étrangère, ennemie.

La nuit est noire, opaque, déprimante. Dans toutes les demeures aux Philippines, une petite lampe à pétrole brûle la nuit, dissipant l'inconnu. On n'aime pas l'obscurité de la nuit. Ici, il y a le noir de la nuit de l'inconnu. Il y a le vent d'orage, la pluie lancinante. Il y a les vagues qui nous projettent au faîte du monde pour nous happer l'instant d'après, vingt pieds plus bas, au creux de leur gouffre. Les pauvres enfants! La puissance des éléments s'estompe devant mon souci pour la petite famille que la nuit m'a acquise. Roberto est un homme. Il n'a pas peur. Vivencio non plus: il prend son mal en patience. Ceriaco et les filles sont craintifs, surtout Evangéline, habituée à beaucoup de protection.

J'essaie de les rassurer, parlant calmement, avec maîtrise et sang-froid.

— *"Père, veille bien",* me commande Evangéline.

"Il y a beaucoup de bateaux qui passent ici par le détroit; on pourrait se faire frapper par l'un d'eux"...

Je promets de passer la nuit à veiller et ça les apaise visiblement, comme un baume sur des blessure profondes.

— *"Faites votre prière du soir"*, leur dis-je, pensant que ce peut être la dernière.

Le silence fait sourdre en moi une foule de préoccupations:

— *"Si la pluie ne cesse très bientôt, quelques-uns seront certainement malades. Et Nelida qui est anémique! Les Iles? Peut-être la nuit nous y conduira-t-elle".*

Instinctivement, j'essaie de les localiser. Rien. La noirceur. Demain à l'aube, le moteur. Carburateur, eau dans le réservoir, électricité? Non, plutôt les pistons. Si c'est ça, rien à faire. Et si le moteur ne part pas, si on manque l'Ile, ce sera la dérive. Quelques jours, sûrement pas plus. On nous trouvera. Il y a des bateaux qui voyagent d'une île à l'autre et des pêcheurs; beaucoup de pêcheurs et beaucoup d'îles... Tout est un gros point d'interrogation qui me garde perplexe.

Plusieurs fois durant ma vigile le mince filet d'une voix traverse la nuit et me demande si je veille. Ma réponse affirmative est comme un contact vital de grande importance; on vérifie si la lumière est toujours là, qui brille, et on se laisse aller, rassuré.

Trois heures du matin et il pleut encore. La mer n'a pas changé d'humeur: toujours enragée! A deux reprises, sommeillant sur mon siège, j'ai failli tomber à l'eau. Comme il est encore impossible de localiser l'Ile, je me trouve un petit coin plus sûr où je me recroqueville contre le vent et la pluie. Je somnole un temps et à chaque fois qu'une voix inquiète me cherche dans le noir et m'atteint, je sursaute et réponds que non, bien entendu, je ne dors pas. Mais comme j'aimerais dormir, oublier tout, ne serait-ce qu'un moment!

2e jour, samedi le 12 juin

Une aurore grise nous empêche de nous situer, ce qui rend tout le monde songeur; cela se voit et se sent. La pluie n'a pas encore cessé. Nous sommes tous transis, misérables, malheureux. Les deux petites bouteilles de sels médicinaux se promènent de l'un à l'autre. Les jeunes ont encore le mal de mer. Roberto et moi, nous souffrons d'une forte toux. Quelques gouttes de pluie perdues nous atteignent encore, poussées par le vent. Tout autour de nous, c'est l'apocalypse, littéralement. Les vagues se meuvent, bien ordonnées, immenses, indescriptibles. Leur faîte lèche les lourds nuages noirs qui se bousculent et rebondissent à une vitesse folle au ras de l'eau. Le ciel et la mer se sont rejoints et se confondent.

— *Faites votre prière du matin,* leur dis-je calmement.

Ce contact avec Dieu replace dans une attitude plus confiante.

J'ai faim de fumer! On ouvre ma mallette. Tout est détrempé, inutilisable. Je commence immédiatement à travailler sur le moteur. A maintes reprises, Evangéline s'informe du progrès des réparations. Elle est plus inquiète et plus triste que les autres. Aujourd'hui, on fête l'anniversaire de naissance de sa mère et il y a fête à Culaman, son patelin. Il n'y a pas d'eau dans l'essence, le courant se rend bien aux bougies. Il y a bien l'aiguille-valve de la flotte qui a passé à travers son support; mais j'y remédie en interposant une minuscule pièce de métal, et je réajuste le niveau du flotteur. On s'efforce le plus possible de consoler Evangéline et de la distraire; les yeux baignés de larmes, elle ne pense qu'à sa mère.

Vers neuf heures trente, la communion entre le ciel et la mer cesse graduellement, nous laissant un interstice suffisant pour pouvoir nous situer. C'est à peine si nous distinguons la terre ferme. Nous sommes loin au nord-est des Iles. Le vent et les courants nous ont certainement fait parcourir une quarantaine de milles durant la nuit; et nous dérivons encore vers le nord-est. Ca se voit par les scories sur la mer qui vont plus vite que nous. Les trois filles surtout sont visiblement déconcertées. Roberto a déjà fait le voyage beaucoup plus loin que ça, jusqu'à l'île Palmas, et il leur déclare avec autorité:

— *Nous contournerons la baie de Davao et nous verrons plusieurs pêcheurs qui nous ramèneront sur la terre ferme. Nous n'avons qu'à attendre patiemment.*

Evangéline continue à être triste, et Leticia et Nelida s'évertuent inlassablement à lui remonter le moral.

Jusqu'au milieu de l'après-midi, je m'affaire à

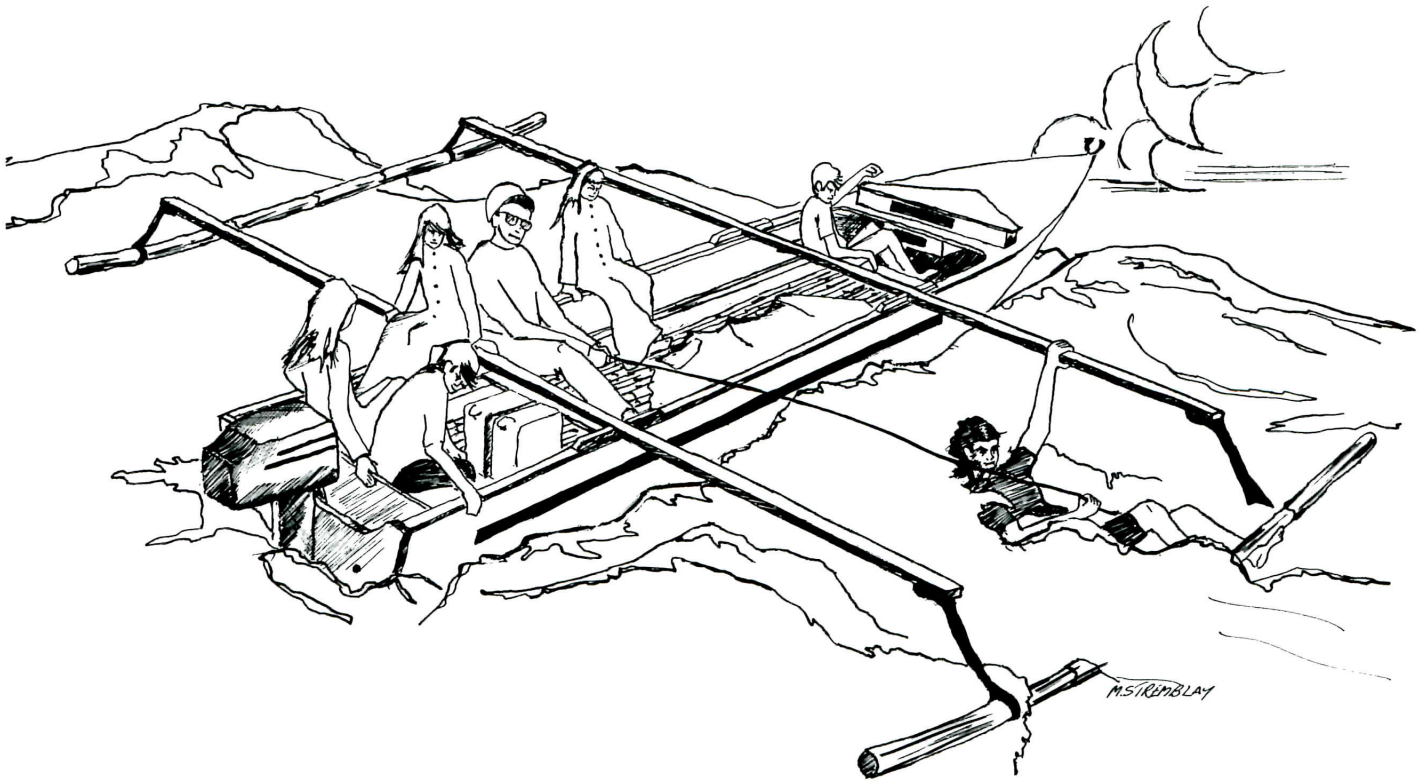
réparer et essayer le moteur. Peine perdue. La défectuosité se trouve dans le bloc des cylindres, et je n'ai pas les outils spéciaux pour me rendre jusque là. En essayant, j'ai cassé plusieurs outils et agrandi considérablement ma blessure au doigt.

Il ne pleut plus et, pourtant, l'eau monte toujours dans le fond de la banca. Je la vide soigneusement avec une vieille canistre pour m'apercevoir qu'elle prend l'eau aux endroits réparés récemment. Malgré ces contre-temps, je me sens vraiment reconnaissant d'être encore à flot dans notre embarcation. Fait inouï, nous avons traversé, durant la nuit, sans moteur, en pleine tempête, le mangeur d'hommes, le meurtrier, l'infernal chenal. Et qui plus est, nous avons déjoué, la même nuit, dans les mêmes conditions impossibles, le très fort courant sud du Cap San Augustin, qui normalement ne se passe pas sans moteur. Une sincère prière d'action de grâces s'élève de mon coeur vers Dieu. Vers la fin de l'après-midi, je sens le mal de mer qui me guette. J'essaie quand même de ramer mais c'est inutile: le courant, le vent et les vagues tiennent toujours.

La brunante teinte graduellement les flots d'une couleur encre et on peut encore suivre, comme à travers une vitre déformée, les mouvements félins de grands requins gris. Un cri terrifié de Vivencio vient soudain interrompre une série de questions angoissées et de réponses peu précises.

— Tanawa! Regarde, Père, le bambou, il se détache!

Roberto réagit immédiatement, arrache son gilet et saute à l'eau. Nous tenons l'équilibre en nous



"Tanawa! Regarde, Père, le bambou, il se détache!" — Roberto réagit immédiatement, arrache son gilet et saute à l'eau.

plaçant de l'autre côté. Les flotteurs de bambou sont le point vital de la banca. Sans eux, tout chavire comme un tronc mal lesté. La lutte à mort commence sous nos yeux horrifiés. Le courant tire le bambou au large pour y entraîner Roberto; le vent lui jette des paquets d'eau dans la figure; les vagues l'étouffent, l'épuisent. Les requins assistent, impassibles. Lui, dans ce combat sans pitié, s'agrippe d'une main au balancier, retient le bambou, aidé de ses pieds, la tête immergée sous l'eau la moitié du temps, réussit, je ne sais comment, à attacher le bambou. Au cours de la manoeuvre, les vagues encore énormes achèvent de briser le support arrière du bambou qui cède à son tour. Roberto, presqu'à bout de forces, se traîne péniblement vers l'arrière, le long du flotteur. Et l'opération recommence, tragique, démoralisante, désespérante: un ami qui se fait battre à mort sous nos yeux pour nous sauver.

C'est une loque que nous retirons des eaux. Tout le monde se couche et sa prière du soir à lui s'exprime en une toux rauque entrecoupée de halètements. Nelida grelotte trop pour pouvoir dormir et demande la soutane rouge que nous avions apportée pour la messe. Ce soir encore, je sers de vigie sur le siège arrière, mais dois m'étendre au milieu de la nuit à cause du mal de mer qui me tenaille fortement. Le sommeil ne vient pas tellement; j'ai du souci pour chacun de mes compagnons d'infortune.

3e jour, dimanche le 13 juin

L'aube du troisième jour se pare d'une couleur et d'une senteur différentes. Nous sommes encore très loin, mais le vent léger et le courant nous ramènent vers les Philippines. La vague nous ballotte gentiment. C'est l'espoir, la joie.

Phénomène curieux, ce matin, tous parlent d'une voix un peu éteinte, comme irréelle. La salive s'épaissit et prend un goût désagréable. Une soif terrible nous consume.

Quelqu'un frappe à notre banca en un tac tac irrégulier. Un instant suffit pour localiser cet hôte inusité: c'est l'épreuve, le défi qui nous a rattrapés. Le bambou de gauche, détaché à l'avant, cogne sur le balancier et met en péril toute l'embarcation. Roberto, encore épuisé, relève le défi et se lance à l'eau de nouveau. Il vient à peine de rejoindre le flotteur que celui-ci se rompt à l'arrière et veut partir à la dérive. Le peu d'énergie récupéré durant la nuit se dissipe vite à maîtriser le bambou et le maintenir parallèle à la banca; reste à le fixer sur les deux balanciers en même temps. Tâche physiquement impossible. Il essaie quand même. Mais le flotteur bousculé par les vagues, se déplace continuellement. Après quinze minutes d'efforts, malgré nos conseils et nos encouragements, Roberto vient près de sombrer. Avant de tout perdre, le jeune Vivencio, fortement pressé par Leticia, accepte de se risquer à son tour. Pour plus de sécurité, on lui attache un cable à la taille et il ressemble à un appât pour la bande macabre de requins qui surveillent d'un oeil interrogateur les travaux en cours. De peine et de misère, ils parviennent finalement à très bien fixer le tout. Aucun de nous n'avait encore connu de pareils moments d'angoisse, et le succès de l'opération ne suffit pas à masquer l'émotion qui transparaît dans le regard de tous, surtout à l'égard de Roberto. Pâle, livide, il semble au seuil de la mort. Par leurs efforts ils ont éliminé le risque de sombrer.

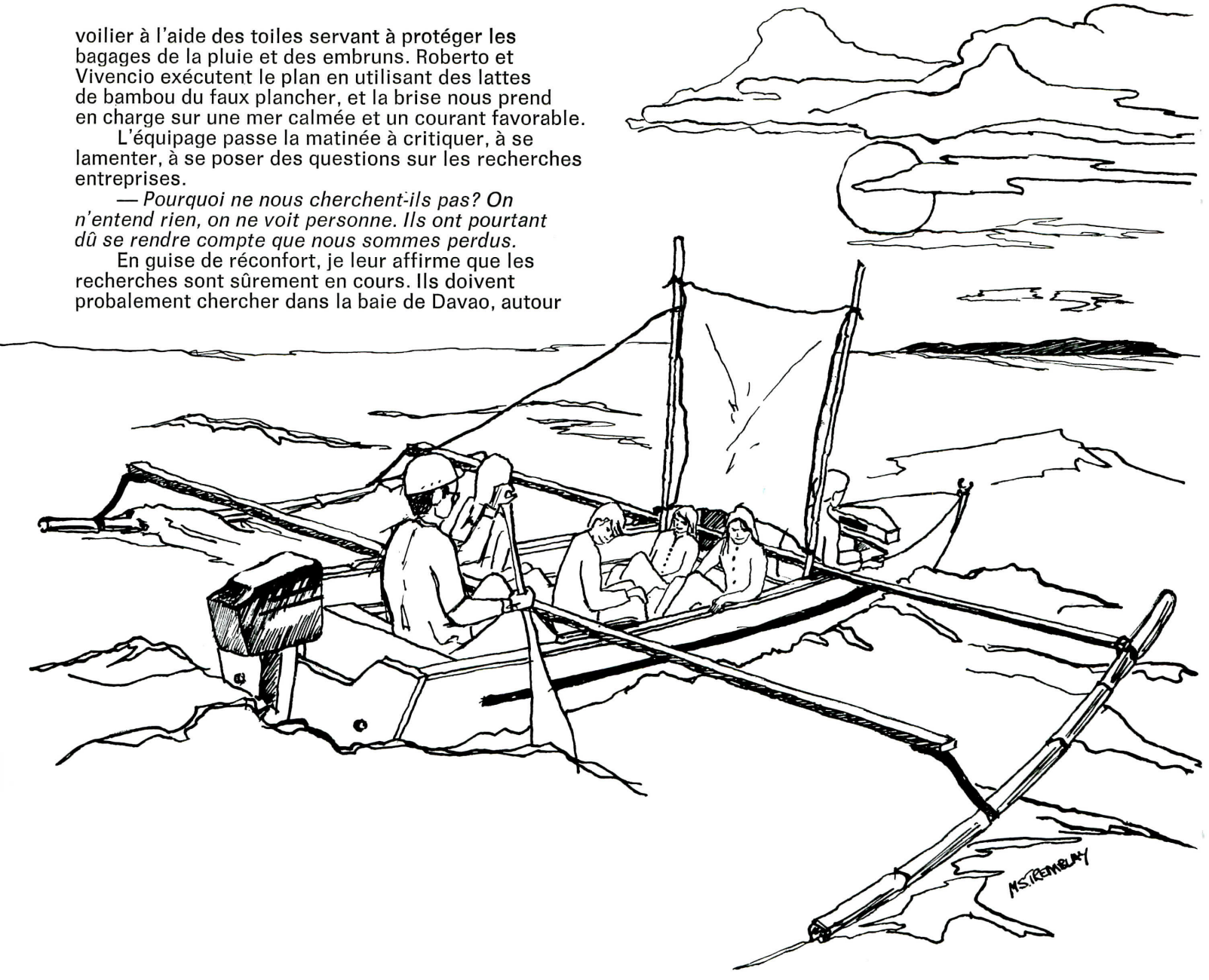
Aujourd'hui, le mal de mer nous a quittés. C'est dimanche et, au fil des heures, nous transposons ici les gestes familiers de notre vie habituelle à Caburan. A sept heures, nous chantons des hymnes avec les gens rassemblés à la chapelle. Ceriaco se voit à l'autel. Vers huit heures, comme un déclic inconscient, les yeux fouillent partout en silence, les mains scrutent fébrilement les valises. On fait presque le geste de mettre le riz au feu. Le précieux butin s'aligne sur le banc: 250 petites hosties, 8 grandes, 8 onces de vin, une once de sel, 2 onces d'eau baptismale, un tube de pâte à dent Colgate avec Gardol, format géant (je me demande un peu quel effet peut avoir le Gardol sur l'organisme), 12 comprimés antiacides, un autre tube de pâte à dent format géant entamé de moitié et un restant de mercurochrome. Ce sont là nos seules provisions. Nous partageons le tout en sept, sauf la pâte dentifrice et le mercurochrome. Et on mange lentement pour faire durer le plaisir; on savoure. Suit l'inventaire de nos possessions bien maigres et nous délestons l'embarcation de tout ce qui ne sert pas. Evangéline se choisit un chapelet, et Leticia se met à parler de bateaux à voiles. Saisissant l'idée, je suggère qu'on transforme notre banca en

voilier à l'aide des toiles servant à protéger les bagages de la pluie et des embruns. Roberto et Vivencio exécutent le plan en utilisant des lattes de bambou du faux plancher, et la brise nous prend en charge sur une mer calmée et un courant favorable.

L'équipage passe la matinée à critiquer, à se lamenter, à se poser des questions sur les recherches entreprises.

— *Pourquoi ne nous cherchent-ils pas? On n'entend rien, on ne voit personne. Ils ont pourtant dû se rendre compte que nous sommes perdus.*

En guise de réconfort, je leur affirme que les recherches sont sûrement en cours. Ils doivent probalement chercher dans la baie de Davao, autour



"... et la brise nous prend en charge sur une mer calmée et un courant favorable."

des îles et vers le sud. Demain, nous serons sur eux.

Au début de l'après-midi, le vent reprend de la vigueur, et moi je rame de mon mieux. Vers trois heures, nous commençons à distinguer Caburan blotti au pied des montagnes. Cette vue nous réjouit énormément; on parle, on rit, on chante, on entrevoit la fin de "l'aventure". Le soleil couchant participe à la fête et barbouille chaque nuage de couleurs radieuses. Demain, sûrement, nous serons parmi les nôtres. L'espoir me maintient à la rame jusqu'au milieu de la nuit, puis, songeur, je veille quelques heures sur le banc arrière. Je pense à Roberto surtout: pourra-t-il s'en remettre? Si seulement on avait de quoi manger! Evangéline, très sensible; trop protégée? Comment lui faire comprendre qu'il faut traiter chacun également? Je devrai lui expliquer. Dieu, qu'il fait noir! J'ai l'impression qu'on ne se dirige plus dans la bonne direction. Le vent se met à amonceler les vagues. J'espère et je prie Dieu de tout coeur qu'il nous fasse échouer sur les rivages des Philippines. Je m'endors profondément pour la première fois sur une vision de retrouvailles à Caburan.

4e jour, lundi le 14 juin

Au petit matin du quatrième jour, les yeux perçants de Nelida distinguent un bateau dans la brunante, à une couple de milles de nous. Tout de suite nous sommes debout à essayer de signaler un S.O.S. avec une lampe de poche agonisante. Même Roberto, debout, essaie d'attirer l'attention du navire avec la blouse blanche de Nelida, fichée au bout d'une latte de bambou. Après quelques minutes d'espoir angoissant, le navire arrive maintenant à notre hauteur, nous dépasse, indifférent, hautain, émiettant dans son sillage impersonnel nos espoirs déçus. L'enthousiasme initial s'est évanoui pour faire place à des mots acerbes contre le capitaine et son navire de fer.

On s'organise pour une journée qui commence par une déception. Evangéline a besoin pour s'abriter de la soutane blanche. A Leticia échoit la rouge.

La mer est maussade et le fait de ne pas savoir où l'on se trouve déprime tout le monde, surtout quand Roberto rétorque qu'au sud il n'y a pas d'îles, que ce n'est là qu'une tromperie, un mirage formé par des nuages.

Tous, nous recherchons instinctivement de la nourriture. Roberto trouve un petit crabe caché dans l'eau salée du fond de la banca, sans doute "oublié" là par l'une des vagues monstres qui ont failli nous engloutir au début du périple. Il l'engouffre tout frétillant avec une béatitude de fin gourmet. A part ça, rien. Nous nous sentons effroyablement seuls dans la grisaille des flots et des nuages, perdus, abandonnés, à la merci des éléments sans pitié.

Pour la première fois, un profond découragement s'empare des enfants. On me presse de ramer. Vers où? Vers quoi? Ils ne comprennent pas l'inutilité et le gaspillage d'énergie de ramer vers nulle part, contre un courant qui nous mène au gré de son caprice. On parle de jeter le moteur à l'eau. Cinq votent contre et deux pour, mais tous sont d'accord pour l'abandonner dès que surviendra la nécessité de ramer. Puis, silence. Le silence de l'impuissance, du découragement. J'essaie d'attirer l'attention de mes compagnons sur les recherches qui s'effectuent sûrement aujourd'hui au large, au moyen de bateaux, d'hélicoptères, d'avions, et sur la certitude que nous serons sauvés; mais personne ne m'écoute. Ils sont trop profondément perdus dans leur désespoir et ils pleurent longuement, douloureusement. On se sent tous impuissants et perdus dans une mer impitoyable. Roberto, Vivencio et moi, bien que déconcertés, réussissons à nous contrôler.

Je me tais et me mets à l'écoute de l'Esprit-Saint.

Vers neuf heures, ils cessent de pleurer. Leur émotion se transforme en critiques et en blâmes.

— Que font-ils donc à Caburan? Pourquoi ne viennent-ils pas vers nous?

— Ils vont nous laisser périr ici.

— Je n'aurais jamais dû insister pour aller aux Iles!

—Oui, ma mère ne voulait pas que je parte, non plus.

— C'est toi, père! Tu aurais dû refuser de nous amener!...

Et les plaintes continuent sur ce ton un bon moment. Puis on me questionne:

— Père, si c'est vrai qu'ils nous recherchent, les gens de Caburan, quand est-ce qu'ils vont nous apercevoir?

— Où sommes-nous actuellement?

— Quand verrons-nous un bateau?

— Est-ce qu'on va atterrir sur une île?

— Et s'il y a des cannibales, qu'est-ce qu'on va faire?

Leur donner une réponse précise à chacune de leurs questions m'est impossible, bien sûr. Je m'efforce toutefois de leur donner des réponses optimistes pour leur faire reprendre courage. Mais la douleur les rend incrédules et songeurs. Je respecte leur silence. C'est un baume nécessaire.

Vers midi, je les crois suffisamment prêts à écouter et je commence à leur parler.

— Nous sommes à la dérive, en haute mer. C'est un fait. Nous révolter ne changera absolument rien. Nous désespérer ne nous aidera pas non plus. Je vous comprends. Vous avez réagi de façon tout à fait naturelle. Ce qui compte n'est donc pas ce qui est passé mais ce qui est à venir. Voulez-vous tous retourner à Caburan?... Si vous êtes prêts à m'écouter et à faire ce que je vais vous dire, je vous assure que même si notre voyage devait prendre un mois, nous serons tous vivants lorsque notre aventure prendra fin.

Il faut avoir confiance. En nous et en Dieu. C'est Lui qui nous a faits et qui a fait aussi la mer de qui nous sommes prisonniers. Pour Lui, la mer n'a pas de secret et Il connaît aussi la destinée de nos vies. Ce Dieu est notre Père et nous sommes ses enfants. Aussi faut-il Le prier et s'en remettre totalement à Lui. Ne pas oublier cependant que ses voies sont différentes des nôtres. L'important, c'est d'être sauvés.

Aussi, mettez-vous bien ça dans la tête: c'est sûr et certain qu'un jour on sera réchappé. On sera repéré par un bateau ou bien on atterrira quelque part. Il ne peut en être autrement. Ce qui n'est pas sûr, c'est l'instant où cela se réalisera. Mais ce qui est important pour nous, c'est de penser que ce sera aujourd'hui.

Voyez toujours le beau côté des choses. Admirez les beautés de la nature, coucher et lever de soleil, mer calme et orageuse, défilés de poissons. Essayez de contrôler vos larmes en pensant toujours aux plus heureux moments de votre vie: banquets d'anniversaires, fiestas, pique-niques, excursions, fêtes de l'école.

De vous et de vous seulement dépend le temps de votre durée. Il faut organiser notre survie de façon plus méthodique: éviter toute action qui pourrait nous épuiser; nous installer le plus confortablement possible. Ne pas nous exposer inutilement aux rayons du soleil. Ne ramer qu'à la vue d'un bateau, de la terre, ou encore de toute chose comestible qui flotterait sur l'eau.

Pour survivre, nous avons surtout besoin d'air et d'eau. On peut très longtemps se passer de nourriture.

Ça fait plus de deux heures que je leur parle ainsi. Jamais je n'ai parlé si longtemps. C'est curieux, ils semblent encore avides de m'entendre. Et les paroles me viennent toutes seules, comme si j'avais pensé à cela toute ma vie. Sur l'air, l'eau et la nourriture, je leur débite toutes mes notions de biologie et les convaincs d'avoir grande confiance en la résistance quasi inouïe du corps humain. Mais, à cause des conditions matérielles, le moral du groupe m'apparaît d'une importance capitale. C'est pourquoi, je continue à les entretenir encore longuement.

— Vous savez, nous avons traversé le fameux chenal Sarangani, la première nuit. Et durant un typhon. Il ne nous est rien arrivé. Et puis, nos flotteurs qui s'étaient détachés, nous avons pu les fixer sans accident. Ce sont là des signes de protection de la part de Dieu. Nous Le prierons continuellement chaque jour pour qu'Il veille toujours sur nous.

Notre séjour dans cette embarcation sera tel que nous le ferons. N'importe quel genre de vie peut nous apporter la joie. Nous sommes sept à bord. Tous nous pouvons être heureux si chacun s'oublie pour les autres et si nous nous entraidons. Efforçons-nous de voir les qualités les uns des autres.

Puis, pour leur donner le temps de se pénétrer profondément de toutes ces idées, je leur suggère de prier le rosaire. Nelida s'offre comme volontaire. Et pendant que s'égrènent les avés, nos volontés se fortifient et nos esprits contemplent des projets immédiats qui constituent autant d'intentions de prières: que personne ne se décourage, qu'un bateau nous voie, qu'on aie de la pluie, un courant favorable. Aussi, pour nos parents qui doivent s'inquiéter de nous, pour ceux qui nous recherchent, pour qu'en tout la volonté du Seigneur soit faite.

Il est bien quatre heures de l'après-midi quand nous terminons la dernière dizaine de chapelet. L'effet de mon long discours et de la prière dépasse

mes attentes. On me pose plusieurs questions auxquelles je réponds très brièvement. Tout en réfléchissant à ce que je viens de leur dire, l'idée me vient de faire un filet de pêche avec un grand voile de mariée, que j'apporte toujours comme accessoire liturgique quand je vais aux Iles. Il est assez grand que je le divise en deux.

Evangéline prend déjà quelques petits poissons qu'elle partage avec moi et Roberto. On me pose encore des questions sur les recherches. Qui cherche et comment? J'essaie de me mettre à la place du père Bernard Robert, mon compagnon à Caburan. Il n'était pas là quand je suis parti le vendredi. Je devais même aller le rejoindre le lendemain à Malita, une paroisse voisine. Comme je n'étais pas au rendez-vous, il aura pu penser que j'avais décidé, à mon retour des Iles, de demeurer à Caburan pour le dimanche. Il est donc possible qu'il se soit rendu compte de notre aventure seulement aujourd'hui. Mais où nous recherchent-ils? Pourront-ils croire que nous avons déjoué le courant du cap San Augustin qui aurait dû nous entraîner vers le sud?

A la tombée de la nuit, la mer s'est calmée presque totalement. Au nom du groupe, je m'adresse encore au Seigneur.

"Nous savons que Tu es présent au milieu de nous. Tu connais nos besoins. Viens à notre aide. Tu sais, c'est à Ton service que nous sommes, parce que nous T'aimons. Ce voyage à l'île Sarangani, c'est pour Te faire mieux connaître que nous le faisions. Pour aider ces gens à Te désirer davantage. Mais Tu as dévié notre route. Nous croyons que c'est pour le plus grand bien de tous, y inclus le nôtre. Même si nous ne comprenons guère comment. Nous l'acceptons ainsi, mais nous Te supplions d'y mettre un terme au plus tôt pour que nous puissions continuer notre travail...".

Chacun examine sa conscience sincèrement et nous prions du fond du coeur l'acte de contrition. Après une communion spirituelle, nous demandons à la Vierge de veiller sur nous. Puis je les invite à dormir, fredonnant quelques airs connus qui les apaiseront encore.

Quelle journée pénible! Certes la plus marquante depuis le début. Pour la première fois, nous n'avons vu ni la terre ferme, ni aucune île, rien, sauf l'immensité de la mer. Nous avons.dû prendre conscience de notre situation réelle. Nous devrons vivre ensemble peut-être plusieurs jours. Notre survie dépendra de notre moral, dont je me sens, bien sûr, le premier responsable.

5e jour, mardi le 15 juin

Une mer grise attend notre réveil et un vent caresseur nous joue dans les cheveux. Les membres de l'équipage ont l'air affaibli, surtout Roberto qui a les mains et les pieds inertes. J'ose leur affirmer qu'ils ont une mine rayonnante de vitalité. Cette nuit, tous ont rêvé: à leur parents, à un bateau qui nous a pris à bord, à de la nourriture trouvée dans notre banca, à un atterrissage sur l'île Balut, patrie de Roberto et Nelida. "Bonne augure, dis-je; avant longtemps nous nous retrouverons sains et saufs quelque part." Il n'en suffisait pas plus pour Evangéline qui se met à pleurer. Elle pense à sa mère et regrette de lui avoir extorqué la permission de faire le voyage. Délicatement, j'essaie de l'encourager.

Pour m'occuper, je vidange et rince quelques bidons d'essence, en prévision de l'eau de pluie que l'on pourrait éventuellement recueillir. Vers dix heures, Leticia croit entendre le ronronnement d'un moteur hors-bord. Nous portons tous attention, rien; et le thème des conversations retombe sur les recherches: que font-ils donc? Nous prions le chapelet pour remercier le Seigneur de la nuit reposante.

Après des heures d'essais infructueux, Leticia, penchée sur le bord de la barque, les deux mains à l'eau réussit finalement à prendre quelques petits poissons avec le voile. Il lui est même arrivé d'en prendre deux du coup. Et on partage. Les requins rôdent méchamment dans les profondeurs et nous font payer le spectacle en éloignant les poissons. Un cri de Ceriaco nous arrache soudainement à nos rêveries:

— Père, regarde là-bas, il y a une île!

Chacun vérifie. Pour certains, c'est sûrement une île, pour d'autres, des nuages. Cet espoir concrétise la décision de se départir du moteur. Après en avoir extrait le carburateur (pièce de rechange introuvable à Davao), c'est avec un peu de tristesse que je desserre les vis, soulève ce vieux compagnon de trois ans, et le laisse tomber à l'eau.

Il s'enfonce lentement, comme à regret, tournoyant légèrement, et nous le suivons du regard jusque dans les abîmes. Vivencio retire l'ancre, et je me mets à ramer vers le point indiqué. Ma vieille blessure envenimée au majeur droit rend douloureux chaque coup d'aviron. J'arrête pour y appliquer du mercurochrome et en profite pour badigeonner une blessure au pied de Roberto. Les nuages se dissipent graduellement à l'horizon pour laisser apparaître un point bleuâtre précis. Il n'y a plus de doute, c'est une île. Une vigueur nouvelle s'empare de moi et un courant d'espoir anime les enfants en sentant le vent et le courant favorables. On fixe la voile.

Vers une heure, Nelida aperçoit un bateau. La joie redouble. Roberto se lève et arbore le drapeau blanc: une chemise blanche de Nelida au bout d'un morceau de bambou. A son plus proche, le bateau passera à moins de deux milles. Les enfants trépignent, sautillent, dansent, crient, et la violence de mon aviron creuse des tourbillons follets à l'arrière de la banca. Le navire arrête, il nous a repérés et fait résonner sa sirène. Serait-ce la fin de notre aventure? D'interminables minutes s'écoulent. Que se passe-t-il? Il reste là, immobile, comme effrayé. Je rame de toutes mes forces, mais la progression est d'une lenteur insupportable. Je sens mes poumons qui veulent craquer. Allons, allons... Mais, mais voyons... c'est impossible: les remous blancs à l'arrière du navire! Il s'éloigne, il se sauve! Quelle amère déception! Reste encore l'île, là-bas, au large, avec le vent et le courant favorables. Et je rame. Quelle erreur avons-nous commise pour nous voir ainsi abandonnés? Les deux toiles, tendues en travers de l'embarcation; peut-être ont-ils pensé que nous cachions des armes, nous prenant pour des pirates ou des contrebandiers. Les soutanes rouges portées par Leticia et Nelida, la blanche par Evangéline, ce pouvait être interprété comme une farce, un mauvais tour. Le capitaine, il était peut-être pressé, de mauvaise humeur. Et je me perds en conjectures.

Les contours de l'île se précisent. Il pleut dans cette direction. Comme de l'eau nous ferait du bien! Déjà quatre jours sans boire. Le peu de salive qui nous reste prend un goût différent pour chacun de nous. J'essaie de m'auto-suggestionner pour avoir un goût d'orange dans la bouche mais avec peu de succès. Chaque réflexe involontaire de déglutition provoque dans la gorge une douleur lourde, vive.

— Demain, leur dis-je, nous débarquerons sur cette île où il y a certainement du monde. Il faudra recommencer à manger tranquillement, peu à la fois, mais souvent. Boire graduellement aussi. Puis, avec le maire ou le gouverneur, nous organiserons notre voyage de retour.

Les questions fusent:

— Quel est le nom de cette île? Les gens y sont-ils civilisés? Quelle langue parlent-ils? S'il y a une rivière, pourra-t-on en boire l'eau, s'y baigner? Où aller avec seulement trois dollars pour sept personnes?

Ces rêves éveillés se prolongent durant la récitation du chapelet, et le soir qui tombe permet à chacun de créer en lui-même un monde de délices.

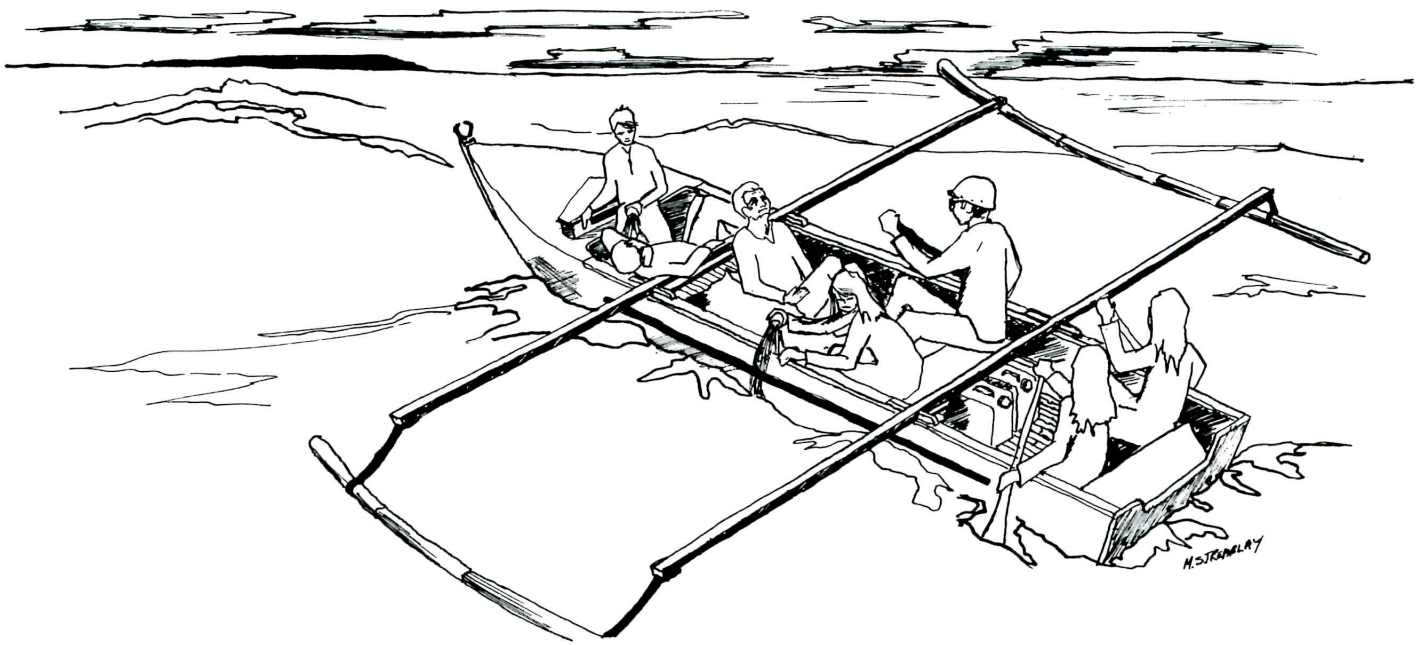
Cette nuit, la cinquième, on essaiera de se coucher de façon plus méthodique, pour réserver à chacun le maximum d'espace et de confort. Une ordinatrice électronique n'aurait pu calculer mieux! L'espace utile est de 14 pieds en longueur sur 3 pieds en largeur et deux pieds en profondeur. Nelida couchera sur une planche de 10 pouces de large sur 40 pouces de long, placée en travers à douze pouces du faux plancher. Evangéline et Leticia coucheront également en travers de l'embarcation, au milieu, en arrière de Nelida, sur les valises, la tête sur un côté du bateau, le dos sur les valises, les jambes repliées sur elles-mêmes. Roberto et Vivencio feront de même, mais au milieu avant; Ceriaco se recroquevillera sur le minuscule siège avant, et moi, j'aurai le luxe étroit du siège arrière. Le principe consiste à en faire dépasser le plus possible hors de la banca. J'essaie différentes positions, tantôt sur le siège, tantôt sous le siège. Je dois me rendre à l'évidence qu'un espace accidenté de 3 pieds sur 4 pieds ne peut être un lit confortable pour moi.

Ce soir, anticipant la journée de demain, je parle de reconnaissance. Après tout, nous sommes en vie et personne n'est malade. Le courant est actuellement favorable et la température supportable. La prière du soir terminée, je continue de ramer. Cela vaut mieux ainsi puisqu'il m'est impossible de dormir: trop d'impressions vives se bouleversent dans ma tête: je vois même plusieurs possibilités nouvelles pour mon travail à venir. Vers une heure, Roberto me suggère

d'arrêter de ramer, de garder mes forces pour le matin. Mais j'insiste, je vois l'île et il faut profiter du beau temps. Le courant peut changer à tout moment. Il ne faudrait pas perdre cette occasion et se retrouver de nouveau au large. Cette seule pensée me fait frissonner d'horreur. Mes mains pleines d'ampoules manient encore bien l'aviron; je ne sens pas la fatigue et n'ai pas sommeil. Tout en ramant, j'admire la beauté et la profondeur incompréhensibles de l'espace étoilé, et, de temps à autres, le clapotis des petits poissons qui sautent hors de l'eau vient cristalliser mon émerveillement devant ces mystères de l'univers et de son Créateur. Vers trois heures du matin, je cesse de ramer.

6e jour, mercredi le 16 juin

L'aurore nous éveille tendrement avec la vision magnifique de l'île à environ trois ou quatre milles de nous, et le courant nous y mène. A moins d'un mille, un bateau de pêche. Vivement, on oublie l'île pour se diriger vers le bateau. Avant de commencer à ramer, je dois me couvrir les mains de mercurochrome. Elles sont raides, désobéissantes, douloureuses et plusieurs ampoules sont crevées. Vivencio et Leticia s'agrippent aux deux autres rames. Quelques minutes plus tard, le chalutier se met en marche et s'éloigne traîtreusement de nous. L'équipage ne perd pas courage pour autant: l'île est encore là, immuable, qui nous ensorcelle et nous magnétise. Il faudra deux bonnes heures, presque trois, pour s'y rendre. L'arrivée est fixée à huit heures au plus tard. Nous prions ensemble le rosaire avec ferveur. Je demande à Roberto de venir ramer mais il en est incapable; ses mains inertes ne répondent plus à sa volonté. Vivencio se fatigue vite. Evangéline, courageuse, s'essaie à son tour, mais la force lui manque. Je l'invite à venir plutôt vider l'eau qui s'infiltre au fond de la banca, ce qu'elle fait minutieusement. Nelida prend l'aviron abandonné. Je suis étonné de voir l'habilité avec laquelle Nelida et Leticia manient les avirons; pour des filles, elles pagayent vigoureusement.



"Nous continuons à ramer, désespérément. Il faut atterrir à tout prix!"

A sept heures, nous avons parcouru deux milles. Puis, peu à peu, la banca ralentit, refuse d'avancer, tourne à droite, se cabre puis se met à reculer. Le courant a changé et nous entraîne vers le sud, à l'autre extrémité de l'île. Dans cette direction, trois ou quatre milles nous séparent de la côte. Après trois heures d'efforts exténuants nous n'avons progressé que très peu. Mes compagnons se relayent de plus en plus fréquemment et je réalise avec impuissance qu'il sera impossible d'aboutir en gardant cette direction. Nous faisons un troisième essai, vers le centre de l'île cette fois. Il commence à pleuvoir un peu partout autour de nous. Un gros nuage noir crève tout près et se dirige vers nous. Quelques gouttes à peine nous atteignent, même pas assez pour mouiller les toiles et humecter nos langues râpeuses et tuméfiées. Nous continuons à ramer, désespérément. Il faut atterrir à tout prix. La banca fait des embardées et rend difficile la manoeuvre en ligne droite. Nous passons à sec entre deux murs de pluie. Nous ramons, mais inutilement, on dirait qu'un poids énorme nous retient sur place. Nous nous essayons vers la pointe nord. Cette fois, nos chances semblent meilleures; nous progressons légèrement. Sur la crête des vagues, on croit deviner des pêcheurs qui, à proximité, se transforment en corail noirâtre. Roberto vient prendre la relève de Nelida, mais ses efforts grimaçants et surhumains ne lui rendent pas la maîtrise de ses mains et ne servent qu'à en drainer un restant de vie. Nelida, à bout, reprend sa place.

Vers une heure, le ciel se prend d'une colère soudaine et un orage tropical éclate. Il pleut à torrents partout, sauf sur nous. La pluie nous évite minutieusement. Devant une pareille cruauté du sort, les enfants sombrent dans le plus noir découragement. Malgré l'horreur cruelle de la situation, je continue à ramer comme un automate. Je crois avoir trouvé un courant favorable qui longe l'île vers le sud, et pendant plus de deux heures, j'entreprends seul un cinquième assaut. L'orage se dissipe aussi soudainement qu'il est venu, laissant autour de nous une mer très calme. L'espoir semble renaître et je demande des volontaires pour continuer à ramer. Leticia, Nelida et Vivencio reviennent. On essaie cette fois-ci en ligne directe, étant à environ deux milles du rivage.

Dans le ciel purifié, le soleil s'embrase d'une ardeur incontrôlée, et nous voilà plongés dans une étuve. La mer se crispe en mille et une minuscules lentilles qui nous brûlent les yeux, les mains, le visage. L'atmosphère devient irrespirable. On se verse de l'eau sur le corps pour se rafraîchir. Nelida se charge de m'arroser régulièrement, et les avirons changent souvent de mains. Sur cette mer torride, nous avironnons sans relâche jusqu'à l'épuisement. A trois reprises, je vois des points brillants puis tout devient jaune et brun. Il semble que dans ma tête le sang se volatise, m'obligeant à enfourcher le balancier de la banca pour aller m'étendre. La dernière fois, j'ai trop attendu; je me suis évanoui avant de m'y rendre. Après dix ou quinze minutes de repos, je retournais prendre ma place. A moins d'un mille de la côte, on se bute encore à un mur invisible, infranchissable. Les arbres si proches s'esquivent. Un effort ultime pour les atteindre ne fait que retarder notre sort et nous terrasse définitivement.

Cinq heures trente. Le soleil brûle encore, impitoyable, et la mer, calme, toute-puissante, nous aspire inexorablement. Je sombre dans un profond découragement à la pensée de tous nos vains efforts. On essaie de me consoler; on me laisse même une place au centre de l'embarcation pour que je puisse m'étendre de tout mon long. Qu'adviendra-t-il de nous maintenant? Comme j'aimerais en ce moment dormir pour tout oublier!

Le soir apporte un peu de fraîcheur à nos corps tourmentés. Après le chapelet, je parle à mes compagnons (et je sens bien que je me parle également à moi-même). Je compare la vie à un examen scolaire.

"La vie, leur dis-je, est une épreuve, un examen comprenant des questions faciles et d'autres moins faciles. Tous savent répondre aux questions faciles. La réponse aux questions difficiles indique qui sont les meilleurs. Ainsi, la vie a ses périodes faciles et difficiles. Notre façon de les surmonter fera voir ce que nous valons. La réponse est entre nos mains. Seigneur, accompagne-nous dans notre aventure . . ."
Suivent la prière du soir, communion spirituelle . . .

La nuit vient, magnifique de calme et de fraîcheur; elle n'apporte pas le sommeil, mais le repos. J'essaie de m'encourager, car de mon attitude dépend la vie de mes compagnons. L'objectif semble de se cramponner à la vie le plus longtemps possible, espérant toujours qu'un événement heureux mettra fin à notre aventure avant la mort de l'un d'entre nous. Nous

"Il commence à pleuvoir doucement. On étend la toile à l'avant. Elle se mouille, et les premières flaques d'eau apparaissent."

sommes très faibles, il est vrai, mais personne n'est malade. J'essaie de penser aux moments les plus heureux de ma vie afin de pouvoir dormir, mais sans succès. L'eau s'infiltre trop vite dans le fond de la banca, et il faut la vider. Je demande un volontaire: personne ne bouge. Je m'en vais donc à l'arrière et écope l'eau à toutes les deux heures. Au milieu de la nuit, il commence à pleuvoir doucement.

— *Vite, du monde pour ramasser de l'eau!*

On étend la toile à l'avant, où Vivencio et Ceriaco tiennent les coins; et à l'arrière, Leticia et moi. La toile se mouille, et les premières flaques d'eau apparaissent. On ne veut rien perdre; donc pas de nettoyage de toile, et les premières gorgées sont plus salées que l'eau de mer. Puis, on amasse l'eau dans la petite canistre rouillée. Nous nous éclairons avec la lampe de poche afin de ne rien perdre. De temps à autre, sous prétexte de vérifier si l'eau est bonne, on prend quelques gorgées. L'ondée nous fournit ainsi trois quarts de gallon d'eau, presque deux verres d'eau chacun. Le partage se fait immédiatement, car il n'est pas question de réserve d'eau après six jours d'abstinence totale. Nous sommes tous trempés et plusieurs grelottent dans le vent. Il faut s'abriter tous les sept, assis les uns contre les autres, au centre, les jambes emmêlées. La conversation roule quelque temps, puis le vent tombe à nouveau, et on se laisse pour se coucher.

7e jour, jeudi le 17 juin

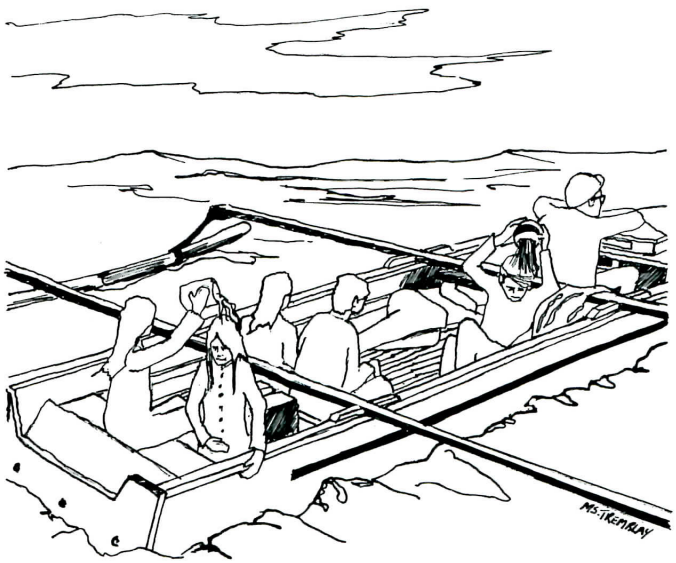
L'aurore nous leurre encore avec la vision de l'île à cinq milles à l'ouest.

— *C'est l'île de Palmas,*

nous assure Roberto, qui y est déjà venu. Malgré l'amère déception d'hier, je décide de tenter un nouvel essai. Il n'est pas question de demander à mes compagnons de venir ramer. Ils sont très faibles et les rendre à bout n'améliorera rien. Je ferme et ouvre les mains plusieurs fois, en guise d'exercice préparatoire. Ma vieille blessure au majeur droit ressemble à un gouffre plein de pus. Je l'emplis de mercurochrome et en badigeonne les endroits de la main où il n'y a plus de peau, après quoi je soigne rituellement le pied de Roberto. Et le long supplice commence. Au début, je puis à peine tenir la rame; ma main gauche n'a pas plus de réaction qu'une planche de bois. Cinq minutes d'exercice et ma main peut empoigner l'aviron assez

solidement pour ramer. Aux premiers coups de rame, j'ai l'impression que le centre de ma main va céder tant la douleur est vive, puis le malaise se résorbe lentement.

Mes efforts se bornent surtout à diriger la banca dans le courant le plus prometteur. Vers neuf heures, nous sommes à deux milles de la côte. Je demande de l'aide, leur disant que nos chances sont vraiment bonnes cette fois-ci. Nelida et Leticia s'offrent. Presque aussitôt, le courant change et nous entraîne vers le sud. Je suis incapable de contrôler la direction de l'embarcation. Nous nous en allons en zigzag et progressons très lentement. De temps à autre Vivencio et Roberto prennent la relève, mais Leticia et Nelida sont le plus souvent à la tâche. Vers onze heures, nous frappons l'enceinte interdite. Impossible d'avancer. Le jeu cruel de la veille recommence. Nous essayons une perçée vers le sud-ouest. Les progrès erratiques ne correspondent plus du tout à nos efforts. On se verse de l'eau sur la tête pour se refroidir, et Nelida et Vivencio, à tour de rôle, s'occupent à me doucher régulièrement. La situation devient horriblement désespérée. Nelida, épuisée, n'enfonce la rame que de deux pouces seulement. Tous abandonnent, silencieusement, sauf moi. Pour un moment, je me laisse aller au gré des courants et j'analyse la situation. Finalement, le mieux me semble de nous diriger vers la pointe nord de l'île. Je commence à ramer de nouveau assez vigoureusement. Leticia me vient en aide visiblement épuisée. Nous nous approchons tellement du rivage, certainement à moins d'un mille, que nous pouvons distinguer les cocotiers et les bananiers. Alors que le salut est là, au bout de nos mains, tout devient soudainement incontrôlable. Le courant vire au large, le vent se lève, la mer se fait rageuse; tout est de nouveau perdu. C'est le début d'une seconde tempête. Je demande à Vivencio de jeter l'ancre pour garder l'embarcation face aux vagues. Il est quatre heures et trente, et je ne souhaite plus qu'une chose: une erreur du sort, un atterrissage forcé sans avoir à donner un seul coup de rame!



"On se verse de l'eau sur la tête pour se refroidir."

J'essaie inutilement de cacher mon désappointement: Seigneur, que j'aurais aimé les voir sur le sol ferme, tous vivants; mais advienne que pourra, et à la grâce de Dieu! Cher équipage: ils se blâment pour m'encourager, ils s'accusent de n'être que de faibles enfants:

— *Si c'étaient des hommes au lieu de nous, ça irait beaucoup mieux!*

On me parle et me pose des questions pour me distraire pendant que la terre s'éloigne. Au fond, leur réaction me réconforte: tous mes soucis sont pour eux, et je prie le Seigneur que tous tiennent le coup sans faillir.

Avec l'obscurité, le vent se change en ouragan et les vagues atteignant soixante pieds de hauteur creusent des abîmes terrifiants, mais personne ne semble avoir peur. Après le chapelet, ma prière du soir jaillit vers le ciel comme un cri déchirant d'angoisse, de crainte, de détresse, d'impuissance. Je parle doucement aux enfants pour les rassurer, les endormir malgré les sifflements du vent:

Ne craignez rien pour cette nuit. Nous avons déjà traversé dans la nuit noire, sans sombrer, le chenal Sarangani. Ce soir, il y a beaucoup moins de danger. Dormez sans crainte, et si jamais il y avait du danger, n'hésitez pas à m'éveiller s'il m'arrivait de

sommeiller. Bonne nuit à tous.

Une bonne nuit? Comme j'aurais aimé en être certain!

La nuit, la mer bouleversée est méconnaissable. Tel un décor surréaliste. Des milliers de poissons lumineux strient les flots de blessures incandescentes et y laissent des traînées de lumière blafarde comme des vomissures de sang verdâtre. Vers dix heures, la pluie commence. En un rien de temps, on a l'impression de passer sous des cataractes. La fatigue nous a frappés d'une léthargie si profonde que nous réagissons avec une lenteur fatale. En quelques instants, nous avons perdu au moins trois gallons d'eau. Je suis seul à tenir la toile à l'avant pendant que Leticia et Evangeline s'empressent de recueillir l'eau. Le vent violent pousse les paquets de pluie si fort à angle droit qu'il faut incliner la toile pour ne pas en laisser s'échapper. La petite canistre rouillée s'emplit la première, puis trois autres gallons s'accumulent précieusement dans un des bidons de plastique. Nous buvons peu à cause du froid qui nous glace. Evangéline, Leticia et moi sommes trempés jusqu'aux os. Une fois de plus, c'est la contrainte désagréable de l'entassement rituel au centre de la banca, où nous passons une partie de la nuit assis à nous réchauffer l'un l'autre. Après un certain temps, on n'a plus de position; les jambes entremêlées sont toujours en mouvement. On blâme celui qui remue alors qu'on a soi-même besoin de remuer. Finalement, les gars et moi passons de l'autre côté du balancier vers l'avant avec une toile pour nous couvrir, tandis que les filles se débrouillent avec l'autre toile. C'est dans une position assise que tous nous passons craintivement une nuit longue et orageuse, continuellement déchirée par le sifflement du vent dans la toile et le harcèlement de la vague.

8e jour, vendredi le 18 juin

Tôt ce matin, nous nous rendons compte que la mer démontée a fait disparaître complètement la terre.

"Père, que ta volonté soit faite!"

Un bateau apparaît au loin dans l'aurore naissante, et on s'affaire inutilement à signaler avec la lampe de poche et la blouse blanche. Il s'estompe dans les vagues.

Avec des précautions infinies, je soulève la canistre rouillée pour boire un peu; mais elle est anormalement légère: elle est vide. L'eau s'en est échappée pendant la nuit par les parois rouillées. Cependant le mélange d'eau à goût de gazoline est potable. Evangéline et Nelida en boivent très peu. Les enfants promettent de ne plus jamais gaspiller d'eau ou de nourriture une fois à Caburan.

Evangéline pleure copieusement ce matin.

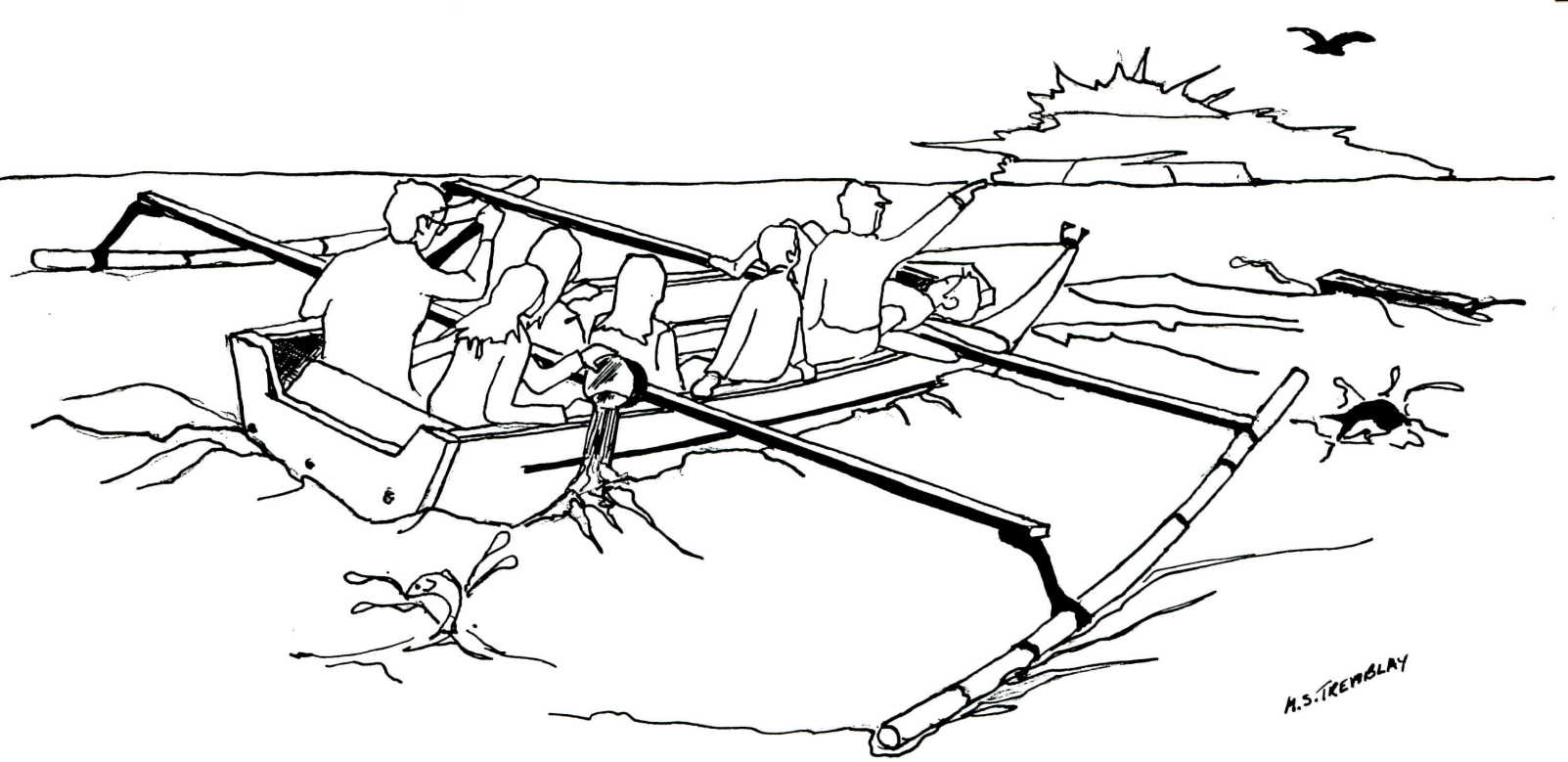
J'en ai bien le droit, donne-t-elle comme excuse, j'ai mal aux dents.

On concède, et on la console. Ce qui oriente la conversation sur le sujet des larmes. Ceriaco et Evangéline disent avoir une grande difficulté à se contrôler.

On ne veut pas pleurer, mais c'est plus fort que nous!

Leticia avoue faire des efforts énormes pour mettre mes conseils en pratique, même si les digues cèdent parfois. Je veux faire l'éloge de Nelida, et on me répond qu'elle pleure souvent, mais en silence, pour ne pas influencer les autres. Vivencio, Roberto et moi n'avons pas encore goûté l'affaissement des larmes, bien que nous ayons parfois coulé dans une mélancolie noire.

Tout en jasant, on fixe en permanence un drapeau de secours: serviette blanche sur une longue croix en lattes de bambou. A tour de rôle, nous nous douchons sur la tablette arrière de la banca à l'aide de la canistre percée comme une passoire et d'un pain de savon. Ceriaco abuse et je dois le réprimander. Il y a plus de deux heures qu'il s'expose aux rayons ardents du soleil. Je fignole un hameçon avec un vieux ressort coriace trouvé parmi les outils. Je l'aiguise avec un marteau et les pinces. Nelida prend aussitôt un poisson avec cet hameçon, mais quand elle crie à l'aide, il est trop tard, la proie s'est déprise. Au milieu du jour l'eau potable est déjà épuisée et Vivencio secoue le bidon pour en soutirer les dernières gouttes. Soudain, Ceriaco se retourne, l'air piteux, au bord des larmes, les mains trempées: il vient de perdre le filet de pêche fabriqué avec le voile de mariée. Ce filet de fortune nous aura tout de même fourni quinze petits poissons gros comme des sardines. Avec la deuxième moitié du voile, j'en fabrique un autre. Je crois bon de leur souligner l'importance de ce filet:



"Toute la journée s'est passée en quête de nourriture. Sur les morceaux de bois ou dans les noix de coco à la dérive se blottissent souvent de minuscules crabes ou des petits poissons."

— Il faut être prudent afin de ne pas l'échapper; ce filet prolongera notre vie. Le peu de poissons que nous réussissons à prendre est beaucoup mieux que rien du tout.

Toute la journée s'est passée en quête de nourriture. Sur les morceaux de bois ou dans les noix de coco à la dérive se blottissent souvent de minuscules crabes ou des petits poissons. Comme le courant les entraîne plus vite que nous, la vue perçante de Nelida les repère venant du large, et quand ils sont à la portée, je rame dans leur direction.

La cueillette d'aujourd'hui a été réconfortante: cinq crabes, deux petits poissons trouvés dans une noix de coco creuse, deux autres réfugiés dans un bout de bambou long de cinq pieds. Le partage des captures au hasard est de règle. Toutefois on me donne souvent la préférence parce que je rame. Au début, je refusais de manger des crabes. Aujourd'hui, je me décide mais avec un certain dédain à attaquer la partie arrière du corps. Toutes les noix de coco ramassées sont creuses; mais on rêve du jour où on en trouvera une pleine de chair sucrée.

Au cours de cette journée d'inactivité relative, je réalise que notre aventure peut durer beaucoup plus longtemps qu'on ne l'imaginait au début. Il s'agit de mettre les enfants devant cette réalité sans les décourager et je demande à l'Esprit de m'éclairer. Le soir venu, je leur en parle graduellement, à mots couverts, au cours du chapelet médité, de l'entretien spirituel journalier et de la prière finale.

Pour vivre, leur dis-je, il faut vouloir vivre. Si on se décourage, on ne fera plus ce qui est nécessaire pour notre survie et on ne pourra pas résister longtemps. Dans ce test, Dieu ne nous veut que du bien parce qu'Il est notre Père. Il va sûrement nous sauver. Comment? Quand? Nous ne le savons pas. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Ce qui importe pour nous, c'est d'avoir confiance en Lui et

de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour survivre.

Notre banca continue à faire eau, et ce soir, Leticia accepte de coucher à l'avant pour la vider à intervalles réguliers. Les autres dorment déjà ou font semblant, le corps coincé, dans leur inconfortable "position de nuit". Le vent et la mer sommeillent également. Je suis heureux de voir dans quel état encourageant nous sommes tous. — *Merci mon Dieu!* Mon esprit traverse les mers pour partager l'angoisse de mes parents, amis, confrères, et je m'y attarde une bonne partie de la nuit, caressé par la brise.

9e jour, samedi le 19 juin

Les lumières distantes d'un navire m'arrachent à mes rêveries nocturnes. La pénombre me donne l'impression qu'il s'en vient vers nous. Je réveille mes compagnons qui reprennent vie immédiatement. On distingue maintenant les hublots. Il se dirige droit sur nous. Je me lance sur les rames et commence à ramer frénétiquement pour éviter la collision. Dans un tintamarre sourd, il nous frôle à moins de quarante pieds. De tous ses poumons, on crie au secours dans toutes les langues que l'on sait, mais inutilement; il n'y a personne sur le pont. Il s'éloigne, impassible, nous laissant dans les narines son haleine de pétrole; et la profondeur de la nuit en engouffrant la lumière de ses hublots éteint en nous ces quelques lueurs d'espoir. Tacitement, nous reprenons nos places, attendant le jour. Personne ne semble trop désappointé ou déprimé, du moins extérieurement.

Vers quatre heures du matin, un nuage avant-coureur crève sur nos têtes et nous gratifie de trois gallons d'eau. Une autre tempête se prépare. Un vent violent commence à fouetter la mer qui frissonne, puis s'arrondit, se soulève pour finalement éclater en écume blanche à perte de vue. Ma petite famille n'exprime aucune crainte. Après le chapelet, on raconte ses rêves, on échafaude des menus gargantuesques pour un banquet. On donne à chacun la responsabilité de différents mets. Toute la journée, on parle de nourriture.

J'en profite pour fabriquer deux autres hameçons pour gros poissons pendant que Vivencio en prépare une série de huit petits rattachés ensemble pour le menu fretin. Le colloque du soir porte sur l'influence du moral sur le physique, et je leur explique comment la volonté de vivre peut prolonger notre vie de plusieurs semaines.

10e jour, dimanche le 20 juin

Aujourd'hui, c'est dimanche. Nous décidons de dire un rosaire: un chapelet ce matin, un autre cet après-midi et le troisième à la tombée de la nuit. Celui de ce matin portera sur le thème de l'amour.

— *L'amour, leur dis-je, doit être à la base de notre vie. Nous devons vivre pour aimer et être aimés. Nous aimons Dieu, c'est évident. Tous, nous sommes à son service. Dieu aussi nous aime. Tant de gens qui meurent en bas âge, nous, nous sommes encore tous vivants.*

— *Actuellement, bien sûr, nos parents et amis nous attendent avec anxiété. Pourquoi? Parce qu'ils nous aiment. Demandons à Dieu de nous garder la vie pour aimer nous-mêmes les autres davantage.*

En se servant d'eau potable, les enfants en renversent beaucoup, et je leur demande de faire plus attention. On approuve même à l'unanimité ma suggestion de se mettre à la ration: on ne boira que le matin et le soir.

Le soleil a chassé tous les nuages et il règne implacablement dans un ciel dénudé. Les toiles étendues sur l'embarcation nous abritent contre les rayons du soleil, mais elles accumulent une chaleur intense, et nous avons l'impression de respirer du feu. La baignoire à l'arrière jouit d'une vogue sans précédent. Quelques petits poissons viennent chercher de l'ombre sous l'embarcation où Evangéline les attend avec le filet. Les poissons apeurés trouvent refuge à l'avant de la banca où veille Leticia. Celle-ci demande le filet et Evangéline le lui lance. Le vent s'en empare au vol, et, sous nos regards impuissants, le rejette dédaigneusement à la mer. Ce filet aura servi à prendre une dizaine de poissons.

La conversation s'enrichit d'un nouveau sujet: les classes qui débuteront dans cinq jours. Les filles ont déjà choisi leurs volumes qu'elles ont caché dans la bibliothèque. Va-t-on prendre leurs places au pensionnat? Si elles arrivent après le début des cours, leur permettra-t-on de reprendre leurs études? Etant directeur de l'école et du pensionnat, je les rassure aisément. La conversation dure jusqu'au

chapelet et au coucher. Avant de dormir, je leur rappelle qu'ils ont une maman tendre et attentive, la Vierge Marie. J'essaie de passer la nuit à l'avant, mais je ne peux même pas m'y reposer, c'est trop petit.

11e jour, lundi le 21 juin

Une énorme sphère rouge met le feu à l'horizon. En un rien de temps, l'incendie embrase l'immensité de la mer, présage de journées torrides. Des ailerons de requins à perte de vue sillonnent majestueusement la surface rose et diaphane de la mer. Les jeunes requins, curieux, laissent leurs parents et viennent explorer les alentours de la banca.

Les dernières gouttes de notre réserve d'eau ne parviennent pas à soulager nos langues asséchées.

En prévision de cette nouvelle épreuve qui commence, celle de la soif, je leur parle, au cours du chapelet, de courage: il ne faut blâmer ni Dieu, ni soi-même, ni personne, et faire face à la situation présente plutôt qu'au passé. Vivencio prépare un abri en clouant la toile sur les côtés de l'embarcation. Evangéline revendique le seul siège de la partie centrale et l'obtient. Leticia se couche sur deux rames. Je me place à l'arrière et Nelida occupe le siège avant. Les trois gars s'étendent comme ils le peuvent au centre, se servant des bidons d'essence comme matelas. Et l'on est prêt à affronter *"l'épreuve de la soif"*.

La température monte graduellement avec le soleil. L'air surchauffé se raréfie et émet une vibration sourde continue à peine audible. Une torpeur forcée s'empare de chacun. Impossible de se soulever sans être pris d'étourdissements. Le son de la voix change. Les lèvres crevassées forment des syllabes, mais les mots tardent à venir. La bouche s'assèche, la langue s'épaissit et prend un goût fétide insupportable. Chaque effort pour avaler cause une vive douleur. Une application régulière d'un peu de pâte dentifrice entre les dents pour forcer la salivation et changer l'haleine aide peu. Nous nous risquons à boire un peu d'eau de mer.

Sur le coup du midi, nous avons l'impression horrible de respirer un vide brûlant.

— *Père, me dit Roberto, comprends-tu ça, le jour on pense qu'on va mourir, et le soir, on reprend vie très vite et tout revient à la normale!*

Phénomène étrange en effet, et heureux pour nous.

Trois interminables journées déferlent ainsi sur nous comme d'indicibles vagues de souffrances aux sommets toujours plus élevés, plus insondables. Par moments, une exclamation impuissante jaillit de la bouche des enfants:

— *Seigneur, c'est assez! Comme il fait chaud! On n'a pas d'air! Seigneur, de l'eau!*

La *"baignoire"* a fonctionné à plein temps. Ceriaco s'expose trop longtemps au soleil, et je dois encore intervenir. J'ai peur pour lui: il a beaucoup maigri. Quelques crabes seulement se sont laissés prendre durant ces trois jours, et on a repêché de justesse une noix de coco pleine qui a duré deux jours.

Avec la vie reviennent les "pangandoy": les désirs concrets: de l'eau, des crabes, voir un bateau, la terre.

— *Moi, dit Ceriaco, j'aimerais trouver à la dérive une grosse assiettée de riz chaud avec du poisson dessus!*

Vivencio en profite pour se moquer de lui. En réponse, un tronc de bananier rempli de crabes et de petits poissons rayés jaune et noir nous apporte à la dérive un banquet. Je mange mon premier crabe vivant.

— *Père, me conseille-t-on, tu ferais mieux de l'entrer de reculons et de l'écraser tout de suite pour ne pas te faire mordre la bouche par les pincettes!*

Le clou du festin ce soir, c'est un gros crabe de trois pouces trouvé dans une noix de coco creuse.

Leticia, couchée à l'avant, vide l'embarcation toutes les deux heures.

14e jour, jeudi le 24 juin

Le temps couvert apporte un répit à nos poumons brûlés. Sur le midi, au cours du chapelet, des grains de pluie marquent nos toiles et finissent au bout d'une heure par nous gratifier de deux gallons d'eau. Je mets immédiatement en vigueur un rationnement plus strict. Nelida trouve pénible de vider l'eau de l'embarcation. Je m'en occupe donc. La canistre rouillée n'a plus de fond, et en écopant avec ma casquette de plastique, j'accroche et aggrave continuellement ma blessure sur le rebord de la banca. Le soir, de gros requins, tranquillement, se promènent à la surface de l'eau.

15e jour, vendredi le 25 juin

L'équipage se rebelle ce matin. Rationner l'eau, pour eux, n'a pas de sens. (Les mots ration et prévoyance n'existent ni dans leur vocabulaire ni dans leur mentalité et ont une résonnance d'avarice.)

Père, il y a de l'eau et nous avons soif! Pourquoi ne pas la boire?

Un long discours sur le sujet suffit à peine à ébranler leur convictions. Puis, Leticia ne veut plus demeurer à l'avant. Elle s'ennuie seule. Je prends sa place. C'est l'endroit idéal pour admirer les dauphins qui nous donnent une fois de plus un spectacle invraisemblable de cabrioles, de danses, de marche sur la queue.

On chambarde encore tout pour le coucher. Ceriaco et Vivencio à l'arrière. Evangéline sur le banc, Nelida et Leticia au fond, en travers du bateau, recroquevillées sur une valise. Roberto s'allonge, la nuit, sur deux rames placées sur le long et, le jour, se contente d'une. Il me reste une place d'environ 20 pouces sur 4 pieds, la tête glissée périlleusement sous les rames et les jambes en accordéon. Il est rare que je reste couché toute la nuit. Il faut me lever au moins à toutes les deux heures, de jour comme de nuit, pour vider l'embarcation, et, par temps de forte pluie, à toutes les trente minutes. Parfois, je reviens m'asseoir au lieu de me coucher, ou bien je demeure assis à l'avant pour y passer le reste de la nuit. Quand il pleut, la nuit, nous nous rassemblons tous au centre pour nous abriter sous les toiles, car les manteaux de pluie coupent bien le vent mais laissent passer l'eau. Le lendemain, il faut quelque temps, de 20 à 30 minutes d'efforts douloureux avant de pouvoir se redresser tout à fait les jambes.

16e jour, samedi le 26 juin

Juste avant le lever du soleil, des poissons frétillent autour de la banca. Frénétiquement, pendant quinze minutes, nous capturons, de nos mains nues, 34 poissons de 3 à 6 pouces et quelques crabes. Immédiatement, nous commençons la ripaille de poissons crus, dévorés en entier sauf les intestins. Je dois vanter ironiquement la valeur nutritive du poisson frais et cru pour encourager les filles qui en ont dédain. Le soir, Evangéline préfère garder ses poissons pour le lendemain. On essaiera de les rôtir. Le lendemain, j'ai bien essayé de faire du feu avec les lentilles de mes lunettes mais sans succès. Evangéline les fait sécher au soleil. Le temps venu nous voulons tous y goûter, ce qui réduit sa part déjà maigre. Notre prière du soir exprime de joyeuses actions de grâce.

Une pluie glaciale au milieu de la nuit nous permet de boire à satiété et de mettre en réserve huit gallons d'eau. Au réveil, un des bidons gît au fond de la banca dans l'eau salée et malpropre. On doit le vider et le nettoyer.

17e jour, dimanche le 27 juin

Aujourd'hui, je crois le moment venu, pour le bien du groupe, de faire plusieurs mises au point:

— Tous, nous sommes passablement épuisés. Certains commencent à donner des ordres et à se faire servir. Veillons plutôt à accomplir chacun sa tâche. Efforçons-nous d'être actifs à toutes conversations; le temps passera plus vite et plus agréablement. Nous devons rationner l'eau et ne pas la gaspiller. Si vous ne pouvez atteindre le bidon, dites-le, et un autre s'en chargera. Pour l'ancre, je vais m'en occuper. Vider l'eau de la banca, je le ferai si vous n'en êtes plus capables; mais faire un peu d'exercice vous aidera. Respirez profondément; ne vous couchez pas directement sous la toile: c'est trop chaud et il manque d'air. Lorsque le temps est favorable, ne restez pas couchés; asseyez-vous, ça changera le mal de place. Axons notre confiance sur Dieu.

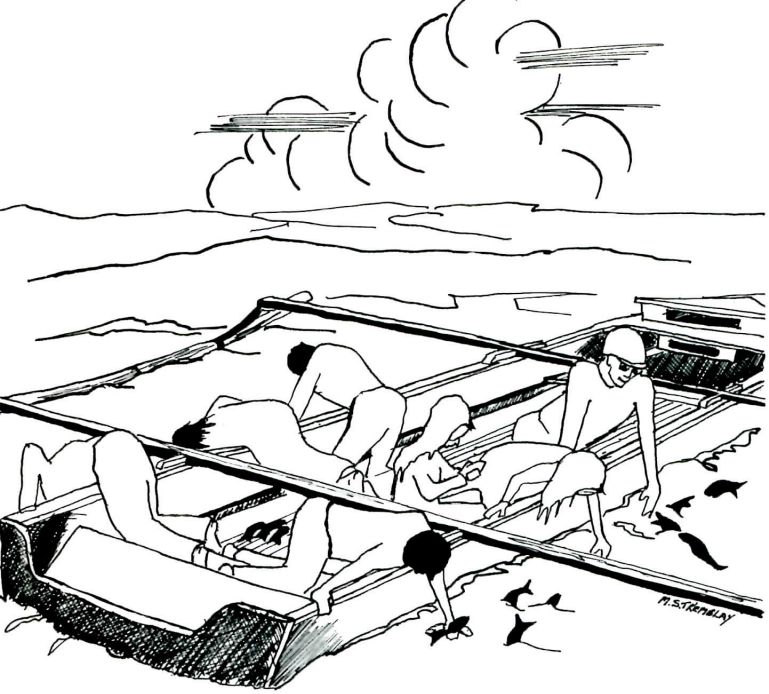
Le soir venu je leur parle de l'esprit de famille qui doit régner au milieu de nous. On m'appelle déjà le père. Pourquoi Leticia, l'aînée, ne serait-elle pas la mère?...

18e jour, lundi le 28 juin

Ce midi sous le coup de la fatigue, Evangéline s'exclame candidement:

— Mon Dieu, pourquoi faut-il que j'endure tout ça, je n'ai jamais été vraiment méchante, il me semble.

"Sans doute, mais c'est pour les autres. Tu es mieux de tout offrir pour ne jamais le devenir", que je lui réponds, amusé.



"Une autre pêche miraculeuse..."

19e jour, mardi le 29 juin

Une autre pêche miraculeuse nous rapporte aujourd'hui 52 poissons et plusieurs crabes, plus des blessures aux mains causées par les dents des poissons qui chassent la gueule ouverte. Leticia, toute fière nous montre un poisson de 8 pouces qu'elle vient de prendre. Vers une heure, elle n'en peut plus de demeurer exposée au soleil pour empêcher les goélands chamailleurs de voler les poissons que nous faisons sécher. Je fais l'expérience à mon tour et dois me retirer vers trois heures avant de m'évanouir d'insolation.

Evangéline a "les bleues".

— Quant à mourir, soupire-t-elle, aussi bien tout de suite!

— Jette-toi à l'eau, lui dis-je dûrement, et ce sera fini.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, me répond-elle.

Vivencio, toujours enjoué, se moque d'elle. Mon colloque du soir vise à les encourager.

— En faisant confiance à Dieu, nous sortirons de cette épreuve plus forts qu'auparavant.

20e jour, mercredi le 30 juin

Je fête aujourd'hui le 12e anniversaire de mon ordination sacerdotale en essuyant la quatrième tempête en cinq jours. Nous subissons maintenant l'épreuve du froid. A toutes les demi-heures, je dois sortir me faire fouetter par l'ouragan pour vider la banca et ramasser l'eau de pluie. Trempés du matin au soir, nous grelottons ensemble. C'est le prix à payer pour deux pleins bidons d'eau.

21e jour, jeudi le 1er juillet

On parle de plus en plus ouvertement de sa famille, de ses amis, des prêtres passés et actuels de la paroisse. J'apprends beaucoup de choses, et j'avance même quelques propositions à mettre en pratique dès notre retour à Caburan.

22e jour, vendredi le 2 juillet

Dans la grisaille pluvieuse de la matinée, un troisième banc de menus poissons se réfugie sous la banca, poursuivi par des thons énormes. Avec l'habitude, Roberto parvient à en saisir cinq d'un coup; moi, quatre. En tout 73 petits poissons. Ils nous feront une bonne réserve si les mouettes ne nous en volent pas trop! Les jeunes ont la certitude que Dieu ne pourrait plus les abandonner après les avoir ainsi protégés depuis le début.

23e jour, samedi le 3 juillet

L'équipage me bombarde de questions et échafaude des menus de banquets, véritables oeuvres d'art. Bien entendu, je paie les factures.

La nuit est très froide et personne n'ose "sortir" pour ramasser de l'eau lorsqu'il commence à pleuvoir. Il reste encore cinq gallons de réserve. D'ailleurs, je ne tiens pas à ce qu'ils s'exposent au froid inutilement. Personne n'est malade, mais tous ont faibli et maigri considérablement.

24e jour, dimanche le 4 juillet

Tout en grignotant nos derniers poissons séchés, nous sommes fascinés par une ronde fulgurante de dauphins au travers des vagues tumultueuses. Ils filent à une vitesse vertigineuse, au large, formant un cercle parfait autour de notre banca. Graduelle-

ment, le cercle, mobile comme l'éclair, se resserre de façon inquiétante et, dans une dernière ronde folle, avec une précision inexplicable, ils frôlent l'un après l'autre, sans y toucher, la pointe des flotteurs, puis disparaissent. Au cours du troisième chapelet, nous remercions avec soulagement le Seigneur de la dextérité de ces créatures.

25e jour, lundi le 5 juillet

Tôt ce matin, une pluie torrentielle nous fait don de quatre gallons d'eau.

A Caburan, aujourd'hui, c'est le début des classes. Nous suivons les activités de l'école heure par heure.

26e jour, mardi le 6 juillet

Une tortue godille innocemment vers nous, s'approche et longe l'embarcation. Roberto réussit à la sortir de l'eau. Elle pèse de sept à huit livres. Quelques-uns ont de la pitié et préféreraient ne pas la tuer. On vote cinq contre deux pour la manger. Sang, viande, os, peau, le tout, séché, nous durera deux jours.

Je remarque aujourd'hui une certaine indifférence à notre condition. Nous nous habituons peu à peu à ce genre de vie. Il n'y a plus de crainte ni de pleurs. On s'intéresse à tout ce qui se passe et on attend patiemment que ça finisse. Dans le froid de la nuit, nous amassons encore quatre gallons d'eau fournie par notre dixième tempête.

27e jour, mercredi le 7 juillet

A partir d'aujourd'hui, je prends en charge la distribution d'eau pour éviter le gaspillage et les abus. Les dauphins qui cabriolent nous donnent espoir de rencontrer un bateau ou d'apercevoir une côte au loin, peut-être celle des Philippines, car le courant nous entraîne maintenant vers l'ouest. Durant la prière du soir nous nous attardons sur les grandes joies que nous réserve Dieu après notre aventure, en proportion des privations endurées.
Roberto, en se confiant à moi à titre d'aîné de notre petite famille, fait l'éloge de Leticia, pour son dévouement inlassable, de Nelida pour sa tranquillité et sa force de caractère, de Vivencio pour son optimisme enjoué. Il termine en promettant des biscuits à tout le monde.

Une chaleur torride dans un air raréfié pousse tout le monde à l'agonie. Des cris éplorés, comme le déclenchement de soupapes de sûreté, fusent à tout moment:

Mon Dieu ça suffit! Ginoo, Barko: Seigneur, un bateau...

Et des larmes silencieuses mal contenues coulent sur des joues tannées.

J'ai l'impression parfois que nous vivons tous de l'illusion d'être sauvés. Nous nous y sommes tellement cramponnés, fixés, qu'elle est devenue comme une réalité.

30e jour, samedi le 10 juillet

La mer nous envoie une énorme tortue d'au moins 15 livres. Leticia et Nelida s'affairent toute la matinée à la dépecer au grand soleil.

Il y a maintenant un mois que nous sommes en mer et nous sommes encore tous vivants avec un excellent moral. J'en suis tout étonné. Au début, je ne comptais pas plus de huit à dix jours avant qu'un de nous ne parte pour l'autre monde.

Les deux lattes de bambou arrachées au faux plancher y laissent un espace incommode juste à l'endroit où je couche. Des plaies d'eau de mer me ceinturent complètement le corps à la hauteur des hanches, et je ne trouve plus de positions pour me coucher. Il me faut rester assis la plupart du temps.

La nuit, la viande séchée de tortue émet une luminescence remarquable.

31e jour, dimanche le 11 juillet

L'équipage s'amuse beaucoup de ma barbe hirsute, puis Roberto, fin observateur, se met à faire la description et l'éloge de mon caractère. J'ai comme l'impression d'un éloge funèbre.

32e jour, lundi le 12 juillet

Une autre journée cuisante, mais notre ration d'eau dure encore. Pour ma part, je mélange un peu d'eau de mer à ma portion d'eau de pluie.

Nous commençons tous à avoir de la difficulté à tenir en place. Nos membres endoloris ne nous permettent de rester ni couchés, ni assis longtemps.

— Que se passe-t-il ce matin à Caburan?

Comme il serait amusant d'arriver soudain au village pendant une messe pour le repos de nos âmes! Ils nous prendraient pour des *kalag-kalag*, des revenants; tout le monde aurait peur et plusieurs perdraient connaissance. Au fond nous sommes fiers d'avoir survécu si longtemps.

Pour nous, et nous seuls, ce soir, petite famille dans un fétu de paille perdu sur l'immensité de la mer et du monde, un spectacle grandiose: le soleil se couche dans une splendeur de couleur insurpassable.

33e jour, mardi le 13 juillet

Un respect humain pointilleux tombe avec le temps. On se met plus à son aise, surtout pour le coucher. Il n'y a plus de territoire privé, ce qui permet à chacun de mieux s'allonger sans toutefois nuire à l'autre.

On s'habitue de plus en plus à ce genre de vie, mais on sent le besoin de renouveler les sujets de conversation.

Après la prière du soir, on se sépare les dernières gouttes d'eau.

34e jour, mercredi le 14 juillet

Le soleil brille sans pitié. Il me vient à l'idée d'inventer un rêve.

— *J'ai rêvé que nous venions juste d'arriver à Caburan. Les étudiants nous ont aperçus au large et sont tous accourus en criant. Nous avons atterri et ils se sont mis à chanter: "Vous êtes tous bienvenus à Caburan". Puis j'ai demandé à "Ma'am" Elays quel jour c'était. "C'est aujourd'hui le 21", qu'elle m'a répondu, et je me suis éveillé. Nous serons certainement sauvés sous peu, et dans une semaine exactement nous serons à Caburan.*

Les enfants me demandent tout un lot de précisions sur ce que nous ferons immédiatement après notre arrivée au village.

35e jour, jeudi le 15 juillet

Ce matin, malgré une pluie diluvienne qui nous vaut sept gallons d'eau, on parle pour la première fois de la mort avec calme et résignation.

— *Si c'est Sa volonté qu'on meure, dit-on, qu'il en soit ainsi!*

Evangéline insinue que, tout en acceptant, elle aimerait voir sa mère avant de mourir. Leticia demande, s'il doit en être ainsi, de faire vite:

— *Qu'importe, on est prêt à mourir.*

Roberto intervient:

— *On est mieux de ne pas penser à ça. Si ça doit venir, ça viendra; mieux vaut penser à vivre!*

Vivencio est d'accord. Quant à moi, je les écoute; je n'ose rien dire. Ils n'ont pas entrepris le sujet parce qu'ils se sentent à la dernière extrémité. Je leur donne encore au moins trois semaines à condition de ne pas trop manquer d'eau ou de nourriture. Je crois plutôt que c'est l'aboutissement des actes de résignation à la volonté divine. J'ai évité de parler directement de la mort; je réservais cet aspect pour le moment où quelqu'un serait malade; mais eux aujourd'hui faisaient le joint.

Le fait de nous voir tous vivants et relativement bien portants m'émerveille au plus haut point. J'ai peine à croire que nous ne serons pas sauvés.

— *Mon Dieu, faites vite! Il me semble que c'est assez long pour faire voir le merveilleux de cette aventure; une semaine de plus ne convaincra pas les gens davantage!*

36e jour, vendredi le 16 juillet

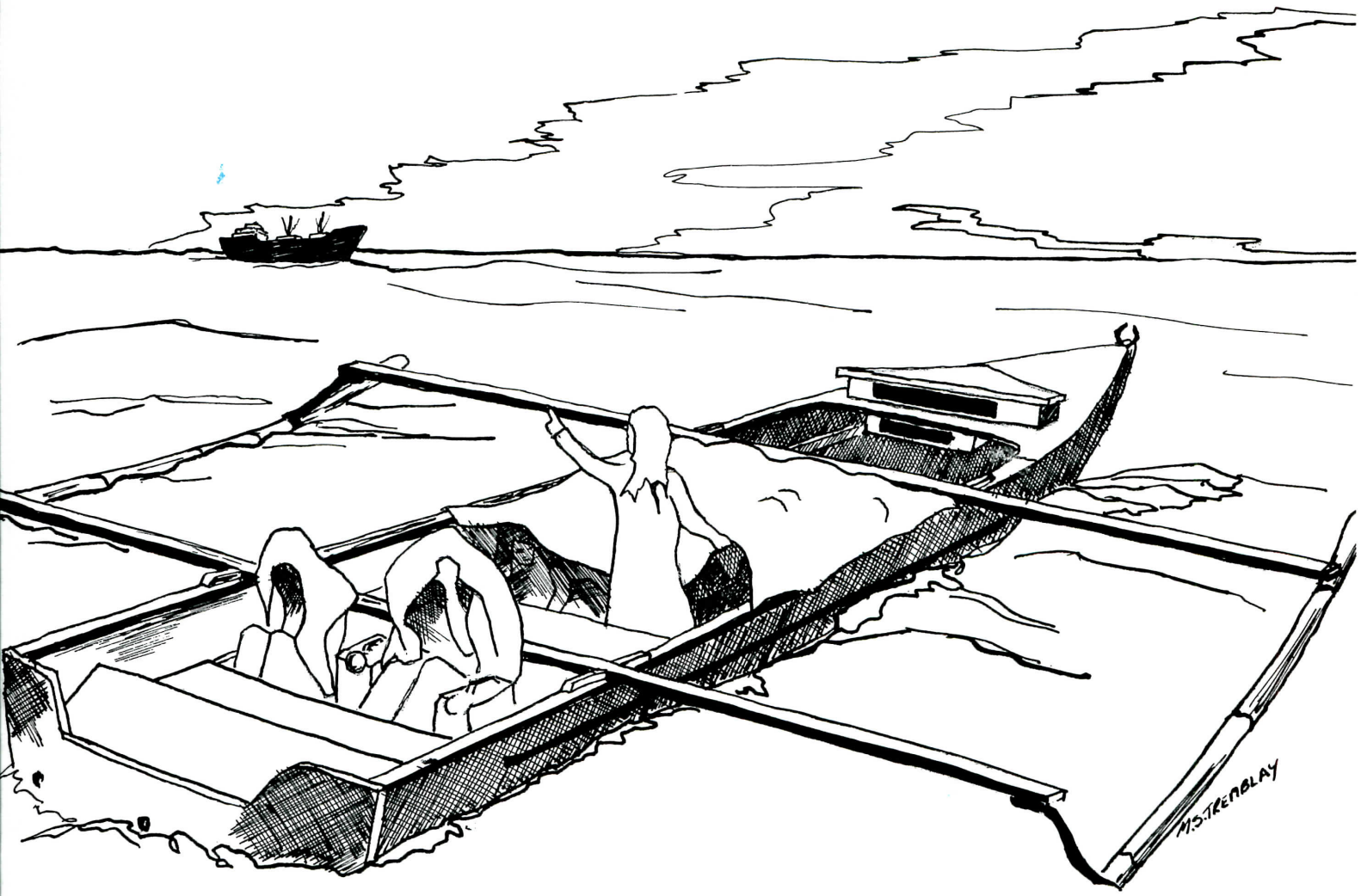
Tous sont d'accord pour continuer à voyager avec moi à l'avenir, même jusqu'aux Iles, à condition d'avoir un moteur neuf. Nous nous promettons d'être de grands amis pour le reste de nos jours.

37e jour, samedi le 17 juillet

Sous un ciel clément, des plans s'échafaudent pour l'avenir. Leticia et Nelida voudraient bien poursuivre leurs études après le secondaire, mais elles n'en voient pas la possibilité, faute d'argent. Je leur promets de remuer mer et monde, de solliciter de l'aide à Davao et au Canada pour leur permettre de continuer.

On est ouvert. Sans respect humain, on dévoile ses défauts, envisageant comment faire mieux à l'avenir.

Je ne puis m'empêcher de penser à ce que l'avenir nous réserve. Je cherche des raisons pour garder un espoir qui s'estompe. Depuis près d'un



"Father may barko duol na kaayo: sigi Father, tanawa!" — "Père, regarde! Il y a un bateau très proche. Allons, Père, regarde!"

mois, on n'a pas rencontré de terre, et les quelques bateaux entrevus ont passé loin au large. Où sommes-nous? Mais pourquoi s'inquiéter? Le moral tient bon, aucun de malade, pas de cauchemar, d'hystérie, d'hallucination. Il se peut qu'on tienne le coup encore longtemps, mais il ne faudrait pas être surpris dans le cas contraire. Et si tout tournait mal?... Nous verrons en temps et lieu.

Assis, toute la nuit, une seule pensée me revient sans cesse à l'esprit: en sortir au plus vite d'une façon ou d'une autre, mais en sortir!

38e jour, dimanche le 18 juillet

— *Père, viens t'étendre!* me conseille Roberto.

Le soleil est déjà haut, peu de poissons aux alentours, et rien à l'horizon. Il est 9 heures. Je laisse la vigie et rampe jusqu'à ma place. Impossible de dormir. Vivencio et Leticia s'échangent des recettes de mets philippins pendant que je me vois au restaurant à déguster un de ces repas. J'étais sous la toile depuis à peine une heure lorsque Leticia se lève pour jeter un coup d'oeil tout autour comme nous faisons régulièrement. Et voilà qu'elle se met à trépigner et crier:

— *Father may barko duol na kaayo: tanawa Father, tanawa, duol na kaayo; sigi Father, tanawa!* "Père, il y a un bateau très proche; allons Père, regarde."

Mais je ne bronche pas sachant qu'il mettrait au moins une heure avant d'être près de nous. Elle répète la même chose en criant éperdument et je me dis: ça y est. Elle est la première à avoir des hallucinations. Cela me fait de la peine parce qu'elle avait montré beaucoup d'énergie durant le voyage, et jamais je n'aurais pensé qu'elle serait la première à être affectée. *"Allons, couche-toi"*, lui dis-je, et je me lève quand même pour la satisfaire. Mais quoi! M'aurait-elle influencé au point que j'aie moi aussi la vision d'un bateau tout proche, à moins d'un mille? Je secoue la tête, me frotte et ferme les yeux, les ouvre à nouveau, lentement... le bateau est encore là! !C'est inutilement que je leur dis: il y a un bateau; car tous sont déjà debout, hypnotisés. Nelida me donne la soutane blanche (qui n'est plus blanche du tout) et je commence à faire des signaux en la secouant le plus possible au bout de mes bras. Les autres se mettent à sautiller dangeureusement, à retirer les toiles, à s'épuiser à crier. Le navire s'approche vite. C'est un cargo japonais. On peut lire son nom: *Koyo Maru.* Il passe à moins de 400 pieds de nous. Mais quoi? Il ne s'arrête pas? N'aurait-il donc rien vu, rien entendu?... Les cris de joie se changent en vociférations et en malédictions. Il s'éloigne. Les enfants sont atterrés, broyés par l'immensité du désespoir.

Mais un être minuscule se promène sur le pont, se retourne, semble nous regarder avec incrédulité et se met à courir en direction des cabines.

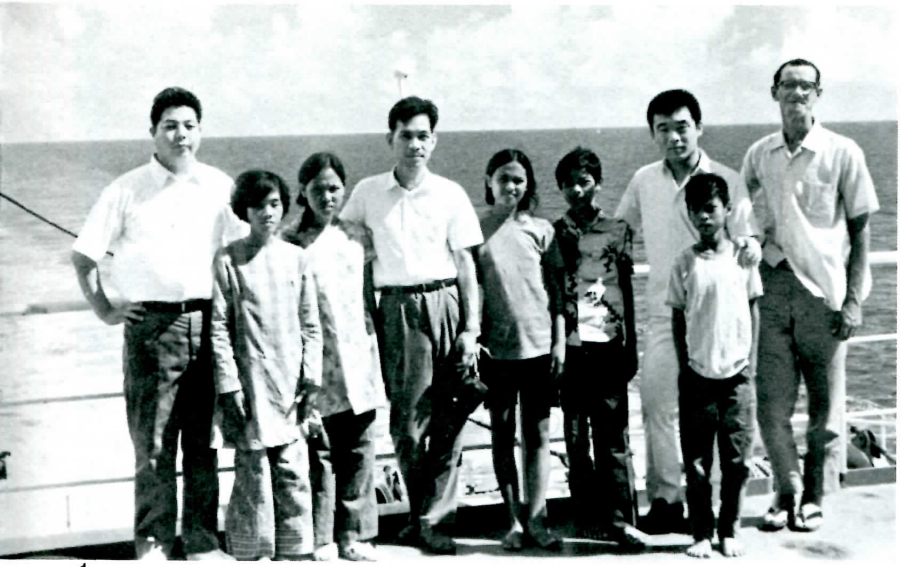
— *On nous a vus! leur dis-je, on nous a vus, on nous a vus...*

Le moment tant rêvé, tant discuté, tant attendu est enfin la réalité. Le bateau commence à virer. Il vient vers nous et stoppe à 200 pieds de nous. J'essaie de manoeuvrer pour aborder le navire avec la proue de la banca afin d'éviter de briser les flotteurs sur la coque de fer du bateau, mais la faiblesse et le courant m'en empêchent. Réalisant la situation, le capitaine fait pivoter son bateau avec une délicatesse et une dextérité toutes japonaises, pour permettre au courant de nous entraîner doucement vers lui. A peu de distance, on nous lance un cordage et abaisse l'escalier. Les enfants veulent apporter les restants d'eau et de poisson, au cas où il n'y en aurait pas sur le bateau! Je les convaincs aisément qu'ils abordent le pays des rêves. Après avoir gravi quelques marches, ils s'affaissent exténués. Les matelots accourent alors et les montent sur le pont. Je réussis à gravir seul les 34 marches.

L'escalier remonte en grinçant. La banca, toute petite, s'éloigne doucement, sans âme, sans vie. Témoin de nos espoirs et de nos déceptions, elle a recueilli nos joies et nos larmes. Nous l'abandonnons avec nostalgie: elle nous a sauvés.

Décharnés et en guenilles, nous sommes ivres de bonheur et de reconnaissance envers l'équipage du *Koyo Maru* et envers tous ceux qui dans l'angoisse priaient encore pour nous.

Comme de nouveaux-nés, nous abordons, faibles et démunis, une vie nouvelle. Les souffrances et les privations nous ont burinés profondément, mais dans les regards neufs reluisent une joie indescriptible et une profonde reconnaissance envers Dieu. ■■



1

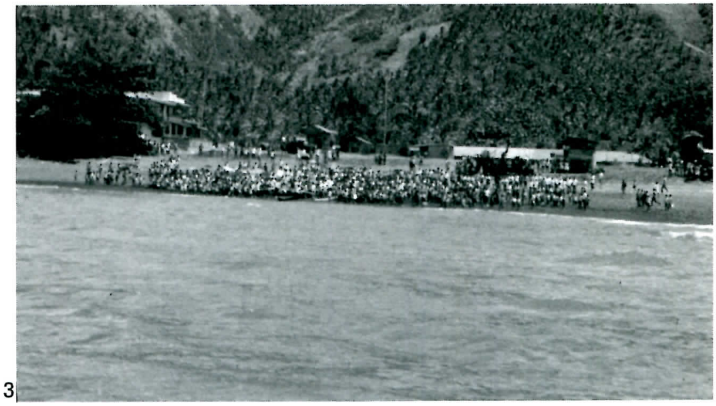
2

3

4

1.— Sur le *Koyo Maru,* le lendemain du sauvetage. De gauche à droite: le chef opérateur du bateau, Nelida, Leticia, le capitaine Sagisaka, Evangéline, Vivencio, le 1er officier, Ceriaco et Marcel Loiselle, p.m.é. (Roberto prenait la photo). 2.— C'est la joie de remettre les pieds sur le sol philippin, à l'aéroport de Manille. 3.— Parmi ceux qui se sont le plus dévoués dans la recherche et plus tard pour le retour des naufragés: MM. Jean-Bernard Bazinet (à gauche) et André Vallée (à droite), respectivement procureur à Manille et supérieur de la mission. 4.— Sur leur chemin de retour, les membres du groupe firent cette expérience fort inusitée de rencontrer continuellement des journalistes à chaque endroit et d'être considérés comme d'importants personnages.

1



3

2

4

1.— et 2.— A son arrivée à Davao, le père Loiselle est décoré d'un immense collier de fleurs, et ses confrères P.M.E. (Tétreault, Lemay, Hébert, Rondeau, Turgeon) l'entourent et l'écoutent avec admiration. 3.— Les gens de Caburan se sont massés sur la grève pour acclamer le retour du père Loiselle et de ses compagnons. 4.— Attentif aux explications de Roberto, le père Bernard Robert (à gauche), vicaire à Caburan, celui qui le premier s'est rendu compte de la disparition de l'équipage et dont l'alerte fit mettre sur pied un vaste réseau de recherches qui, malheureusement, se sont avérées inutiles.

1

2

3

4

1.— Après plus de cinq semaines de séparation et d'angoisse, les gens de Caburan et leurs familles ont fait aux rescapés une réception triomphale. 2.— Tel que promis durant le voyage, le père Loiselle profita de la première occasion, après son retour à Caburan, pour amener ses compagnons en pique-nique! 3.— De retour au Canada, Marcel Loiselle raconte son aventure devant MM. Viateur Allary, Supérieur général, Jacques Robert, qui fut aussi missionnaire à Caburan, et Jean Langlois, directeur de l'animation missionnaire. 4.— Soulagement et joie sans bornes d'une mère qui, après de si longs jours d'attente, revoit son fils bien vivant et en excellente santé.

J'AI PROMIS À LETICIA ET NELIDA...

Dans une entrevue avec M. Marcel Loiselle, p.m.é., nous l'avons questionné sur ses problèmes financiers à Caburan. Et... c'est avec confiance que nous vous faisons part de l'entretien.

"Notre aventure en mer, nous expliquait-il, est une grosse perte pour la paroisse. Nous n'avons sauvé que notre vie... ayant été obligés d'abandonner à la mer le moteur hors-bord, la *banca* et autres objets qui tous m'étaient nécessaires pour le ministère en-dehors du centre.

"J'ai aussi promis d'aider Leticia et Nelida à continuer leurs études. Elles l'ont bien mérité, je crois!

"Et puis, vous savez, je compte bien retourner à Caburan dès que je le pourrai, pour y reprendre mon ministère auprès de ces gens que j'ai tellement aimés. En particulier, il faudra continuer les séminars, ces sessions intensives d'expérience chrétienne pour les leaders, les réunions d'études avec montages audio-visuels catéchétiques, les visites dans les 36 villages en-dehors du centre... y inclus visites aux Iles Sarangani mais, si Dieu veut, avec un meilleur équipement cette fois!"

Chers lecteurs, ce missionnaire courageux a demandé de retourner dans sa paroisse de Caburan et sa demande a été acceptée. Pouvez-vous l'y accompagner par votre soutien financier?

Voici quelques suggestions:

— moteur hors-bord	**$1000.**
— banca **(barque avec flotteurs)**	**300.**
— boussole, fusées de S.O.S., baromètre et nécessaire pour réparation du moteur . . .	**200.**
— études de Leticia et Nelida (par mois)	**15.**
— salaire d'un catéchiste (par mois)	**20.**
— séminar de trois jours (par personne)	**30.**
— projecteur (pour audio-visuel)	**80.**
— magnétophone	**100.**
— génératrice d'électricité . .	**250.**

Envoyez votre don au Père Marcel Loiselle, en faisant votre chèque au nom de:

Les Missionnaires de Pont-Viau
Adresse: 59, rue Desnoyers
Pont-Viau, Ville de Laval, Qué.

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

a été fondée le 2 février 1921 par les évêques du Québec pour faire participer plus pleinement le clergé et le peuple canadien-français à l'apostolat des missions.

C'est un institut de prêtres séculiers qui se consacrent pour la vie, en équipes, au travail de l'Eglise à l'étranger; actuellement, dans les sept pays suivants: Philippines, Japon, Cuba, Honduras, Pérou, Chili et Argentine.

La Société compte à présent 318 membres: 300 prêtres et 18 étudiants en théologie. De plus elle accepte avec joie comme membres-associés des prêtres séculiers qui désirent travailler à l'étranger pendant quelques années. Ils sont présentement au nombre de 11.

Au Canada, la Société des Missions-Etrangères ne maintient que les maisons et les oeuvres absolument indispensables à son but essentiellement missionnaire.

A) Maison de formation

Ceux qui désirent accéder au sacerdoce missionnaire dans la Société se préparent à leur apostolat futur au Séminaire des Missions-Etrangères.

L'étudiant de niveau collégial ou universitaire, désireux de prendre contact avec les missionnaires, leur vie et leur travail, est toujours bienvenu parmi eux au Séminaire. (S'adresser à: M. Jean-Louis Martin, p.m.é., 60, rue Desnoyers, Pont-Viau, Ville de Laval, Jué. Tél.: 669-2611)

B) Centre d'animation missionnaire

La Société des Missions-Etrangères, en plus de procurer à ses missionnaires un indispensable soutien à l'étranger, s'efforce, par divers moyens d'animation, de faire bénéficier les Canadiens de son expérience missionnaire, afin que leur foi et leur charité, loin de se replier sur elles-mêmes, s'étendent plutôt aux dimensions du monde. Elle remplit cette double fonction par quelques-uns de ses prêtres, auxquels on peut s'adresser de la façon suivante:

1 — À MONTRÉAL : M. le Supérieur, 59, rue Desnoyers
Pont-Viau, Ville de Laval, Qué.
Tél. : 669-1707

2 — À QUÉBEC : M. le Procureur des Missions
2186, Chemin Ste-Foy
Québec 10. Tél. : 527-3052

3 — À MONCTON : M. le Procureur des missions
319, rue Dominion
Moncton, N.-B. Tél. : 382-1440

TITRE LÉGAL :

« *La Société des Missions-Étrangères de la province de Québec* »

Pour les provinces maritimes et les États-Unis:

« *La Société des Missions-Étrangères* »

50e ANNIVERSAIRE MISSIONS ÉTRANGÈRES

Vol. 15, No 6, Novembre-Décembre 1971

Magazine missionnaire bimestriel, illustré, publié par la Société des Missions-Étrangères.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

59, rue Desnoyers, Pont-Viau, Ville de Laval, Qué. Tél.: 669-1707

Direction : Alphonse Proulx, p.m.é.
Rédaction : Henri Beaudoin et Claude Guillet, p.m.é.
Collaboration spéciale : (rewriter): Jacques Robert, p.m.é.
Conception graphique : Michel S. Tremblay
Valère Roseberry

Abonnements :
Commencent à n'importe quel mois de l'année
Un an: régulier: $1.
de soutien: $2.

« MISSIONS-ÉTRANGÈRES »
est membre des associations IMICA et ACPC.

Publié avec la permission de l'Ordinaire de Montréal.
Le 10 novembre 1971.

Ce magazine est lithographié par les «Ateliers Désilets».

À tous nos amis et lecteurs,

JOYEUX NOËL
BONNE ANNÉE

INTENTIONS MISSIONNAIRES :

Décembre :

Pour que la paix s'établisse et règne en Terre Sainte.

Janvier :

Pour que la conversion du coeur et la sainteté de vie unies à la prière soient l'âme de tout l'oecuménisme.

« PORT DE RETOUR GARANTI »

« MISSIONS-ÉTRANGÈRES »
59, RUE DESNOYERS
PONT-VIAU, VILLE DE LAVAL, QUÉ.